N° 226 1er Juillet 1938

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Grâce actuelle et sainteté personnelle

Il convient de rappeler 1° la nécessité de la grâce actuelle; 2° quelles sont ses diverses formes; 3° ce que doit être en général la fidélité à la grâce.

La nécessité de la grace actuelle

Déjà dans l'ordre naturel nul agent créé n'agit ou n'opère sans le concours de Dieu, premier moteur des corps et des esprits. En ce sens, saint Paul dit, dans son discours à l'Aréopage : « Dieu n'est pas loin de chacun de nous, car c'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être » (Act. Apost., xvii, 28).

A plus forte raison, dans l'ordre surnaturel, pour produire les actes des vertus infuses et des dons, nous

avons besoin d'une *motion divine*, qu'on appelle la *grâce actuelle*.

C'est une vérité de foi, contre les pélagiens et semi-pélagiens[1], que, sans cette grâce, nous ne pouvons ni nous disposer positivement à la conversion, ni persévérer pendant un temps notable dans le bien, ni surtout persévérer jusqu'à la mort. Sans la grâce actuelle, nous ne pouvons produire le moindre acte salutaire ni à plus forte raison arriver à la perfection. C'est en ce sens que Jésus dit à ses disciples : « *Sans moi vous ne pouvez rien faire* » (Jean., xv, 5), et saint Paul ajoute que dans l'ordre du salut « *nous ne sommes pas même capables par nous-mêmes d'une bonne pensée*[2] » et que « c'est Dieu qui opère en nous le vouloir et le faire[3], en actualisant notre liberté, sans la violenter. C'est lui qui nous donne de nous disposer à la grâce habituelle et ensuite de mériter. Lorsqu'il couronne nos mérites, c'est encore ses dons qu'il couronne, dit saint Augustin. L'Église l'a souvent rappelé dans ses Conciles[4].

C'est pourquoi il faut toujours prier. *La nécessité de la prière est fondée sur la nécessité de la grâce actuelle.* A part la première grâce qui nous est accordée gratuitement sans que nous priions, puisqu'elle est le principe même de la prière, c'est une vérité certaine que la prière est le moyen *normal, efficace et universel* par lequel Dieu veut que nous obtenions toutes les grâces actuelles dont nous avons besoin. Voilà pourquoi Notre-

1. Cf. Concile d'Orange (Denzinger, *Enchiridion*, nos 176-200) et saint Thomas, Ia IIae, q. 109, a. 1-10.

2. II Cor., III, 5. « Non quod sufficientes simus cogitare aliquid a nobis quasi ex nobis. »

3. Phil., II, 13. « Deus est qui operatur in vobis et velle et perficere. »

4. Denzinger, nos 182-200 et 141.

Seigneur nous inculque si souvent la nécessité de la prière pour obtenir la grâce : «*Demandez*, dit-il, *et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira; car quiconque demande reçoit; qui cherche trouve, et l'on ouvrira à celui qui frappe*[5]. » Cette nécessité de la prière pour obtenir la grâce actuelle, il la rappelle surtout quand il s'agit de résister à la tentation : « Veillez et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation; l'esprit est prompt, mais la chair est faible[6]. » Nous devons, en priant, reconnaître que Dieu est l'auteur de tout bien, et donc toute confiance qui n'est pas fondée sur la prière est présomptueuse[7].

Aussi le Concile de Trente nous dit-il, en employant les termes mêmes de saint Augustin : « *Dieu ne commande jamais l'impossible*, mais en commandant il nous dit de faire ce que nous pouvons, *de demander ce que nous ne pouvons pas, et il nous aide pour que nous le puissions*[8] »; il nous aide même par sa grâce actuelle à prier. Il y a donc des grâces actuelles que nous ne pouvons obtenir que par la prière[9].

On ne saurait trop insister sur ce point, car beaucoup de commençants, imprégnés à leur insu de naturalisme pratique, comme l'étaient les pélagiens et semipélagiens, s'imaginent qu'avec de la volonté et de l'énergie, même sans la grâce actuelle, on peut arriver à tout. Bientôt l'expérience leur montre la vérité profonde de la parole de Notre-Seigneur : « *Sans moi vous ne pouvez rien faire* » et de ces mots de saint Paul : « *C'est Dieu qui opère en nous le vouloir et le*

5. Matth., VII, 7-8.
6. Matth., XXVI, 41.
7. Cf. S. Thomas, IIª IIæ, q. 83, a. 2, c. et ad 3m.
8. Session VI, ch. XI (Denzinger, nº 804).
9. Cf. *Catéchisme du Concile de Trente*, P. IV, c. I, nº 3.

faire »; et donc il faut lui demander la grâce actuelle pour observer et observer de mieux en mieux les commandements, surtout le précepte suprême de l'amour de Dieu et du prochain.

*
* *

Les diverses graces actuelles

La grâce actuelle, dont nous venons de rappeler la nécessité, se présente sous bien des formes qu'il est grandement utile de connaître en spiritualité.

Souvent c'est une *grâce de lumière* ou *d'illumination intérieure*. Par exemple en lisant, à la messe, l'épître ou l'évangile du jour, une lumière intérieure nous est donnée pour en mieux saisir le sens; nous sommes frappés par ces mots de Jésus à la Samaritaine : « Si tu savais le don de Dieu [10] », ou par ceux-ci de saint Paul : « Le Christ m'a aimé et s'est livré pour moi [11] », et nous considérons qu'en effet il continue de s'offrir pour nous à la sainte messe, et que, si nous le voulons, il va se donner à nous, en particulier, par la sainte communion. C'est là une grâce d'illumination intérieure [12].

Elle est suivie d'une *grâce d'inspiration et d'attrait*,

10. Jean, IV, 10.
11. Galat., II, 20.
12. Quelquefois une grâce lumineuse très élevée donne l'impression de l'obscurité, c'est une obscurité translumineuse, comme la lumière trop forte du soleil éblouit les yeux trop faibles de l'oiseau de nuit.

car en pensant à l'amour si généreux et désintéressé du Sauveur pour nous, nous nous sentons vivement portés à lui rendre amour pour amour. Il y a là une grâce actuelle qui agit sur la volonté et porte à l'amour et à l'action. Elle porte même parfois à vouloir se donner pleinement à Dieu, à souffrir et, s'il le faut, à mourir pour lui. C'est alors non seulement une grâce d'attrait, mais une *grâce de force*, qui souvent est reçue sans que nous en ayons nullement conscience, mais qui nous permet dans l'aridité de supporter et d'attendre [13].

*
* *

La grâce actuelle, qui meut la volonté, influe sur elle de deux façons, soit en lui *proposant un objet* qui l'attire, soit par une motion ou *impulsion intérieure* que Dieu seul peut donner [14].

Dieu peut incliner notre volonté vers le bien, en lui proposant un objet, par exemple par la promesse de l'éternelle béatitude, ou, dès ici-bas, d'un progrès dans l'amour. Ainsi une mère incline au bien la volonté de

13. Beaucoup de ces grâces ne sont nullement senties quand on les reçoit, elles sont d'ordre tout spirituel et surnaturel et dépassent par suite nos moyens naturels de connaissance. Quelques-unes sont senties par suite du retentissement qu'elles ont sur notre sensibilité, sous forme, par exemple, de consolation sensible.

D'autres, qui n'ont pas ce retentissement, peuvent cependant être conscientes, en ce sens que Dieu, surtout par le don de sagesse, se fait sentir spirituellement à nous comme le principe de l'amour filial qu'il nous inspire pour lui. Cf. S. Thomas, *In Epist. ad Rom.*, VIII, 10.

14. Cf. S. Thomas, Ia, q. 105, a. 4; Ia IIae, q. 9, a. 6; q. 10, a. 4; q. 109, a. 2, 3, 4, 10.

son enfant en lui proposant un objet qui l'attire, en le persuadant de se bien conduire. Cela l'ange gardien peut le faire aussi en nous suggérant de bonnes pensées.

Mais ce que Dieu seul peut faire, c'est de mouvoir notre volonté au bien, par une motion ou impulsion intérieure. Car il est plus intime à nous que nous-mêmes, il conserve dans l'existence notre âme, nos facultés, dont il est l'auteur, et il peut les mouvoir du dedans, *ab intus*, selon leur inclination naturelle, sans les violenter, en nous donnant une énergie nouvelle.

Une mère, pour apprendre à marcher à son enfant, le prend sous les bras et l'aide non seulement de la voix, en lui montrant un objet à atteindre, mais du geste, en le soulevant. Ce que la mère fait ainsi dans l'ordre corporel, Dieu peut le faire dans l'ordre spirituel. Il peut soulever, non pas seulement notre corps, mais notre volonté elle-même pour la porter au bien. *Il est l'auteur même de notre volonté*, lui a donné son inclination foncière vers le bien, et *lui seul par suite peut la mouvoir de dedans selon cette inclination.* Il agit ainsi en nous, au plus intime de notre volonté, pour nous faire vouloir et agir. Il le fait même d'autant plus que nous lui demandons plus instamment de le faire, pour augmenter en nous l'amour que nous devons avoir pour lui.

*
* *

De plus, la grâce actuelle est dite *prévenante*, lorsqu'elle suscite en nous une bonne pensée ou un bon sentiment, sans que nous ayons rien fait pour l'exciter

en nous. Si nous n'y résistons pas, Dieu y ajoute une grâce *adjuvante* ou *concomitante* qui aidera notre volonté à produire l'acte salutaire demandé, et à réaliser nos bons desseins. Ainsi « Dieu opère en nous le vouloir et le faire », comme dit saint Paul.

Enfin, il importe de noter que Dieu nous meut tantôt à *agir par délibération discursive* selon le mode humain, et tantôt à *agir* par *inspiration spéciale*, sans délibération de notre part, mais d'une façon supérieure. On a un exemple du premier cas, lorsque je vois que l'heure habituelle de réciter le rosaire est venue, et que je me porte de moi-même par délibération à le réciter ; je le fais sous l'influence d'une grâce actuelle commune, dite *coopérante*, car elle coopère à mon action selon le mode humain de la délibération.

Il arrive, au contraire, que d'une façon imprévue, au milieu d'un travail absorbant, je reçois *l'inspiration spéciale* de faire une courte prière et je la fais aussitôt. Cette inspiration spéciale est dite *grâce opérante*, car elle opère en nous *sans délibération de notre part*, non toutefois sans consentement vital, libre et méritoire [15].

De la première manière, Dieu nous meut généralement à agir selon *le mode humain des vertus*. De la seconde manière, il nous meut à agir *selon le mode supra-humain des dons du Saint-Esprit ;* notre barque avance alors non plus seulement à force de rames, mais par l'impulsion supérieure du vent favorable.

On peut résumer ce que nous venons de dire sur les

15. Cf. S. Thomas, Iª IIªe, q. 111, a. 2. Sous la grâce coopérante, la volonté se meut elle-même délibérément en vertu d'un acte antérieur, c'est ainsi que voulant déjà la fin elle se porte au choix des moyens; tandis que sous la grâce opérante elle est mue en vertu non d'un acte antérieur, mais d'une inspiration spéciale.

différents modes de la motion divine dans le tableau suivant, à lire de bas en haut.

Dieu meut notre esprit et notre volonté

dans l'ordre surnaturel

- *au-dessus de la délibération, par inspiration spéciale,* à laquelle les dons du Saint-Esprit nous rendent dociles.
- *après la délibération,* à vouloir tel acte de telle vertu infuse, par exemple de la religion dirigée par la prudence.
- *avant la délibération,* à vouloir efficacement la fin dernière surnaturelle [16].

dans l'ordre naturel

- *au dessus de la délibération, par inspiration spéciale,* par exemple d'ordre poétique.
- *après la délibération,* à vouloir tel acte de telle vertu acquise.
- *avant la délibération,* à vouloir le bien en général et le bonheur.

Sous la grâce opérante, nous sommes plus passifs qu'actifs, et notre activité consiste surtout à consentir librement à l'opération de Dieu, à nous laisser conduire par l'Esprit-Saint, à suivre promptement et généreusement ses inspirations [17].

16. Ici, il y a bien délibération, mais ce n'est pas en vertu de la délibération et *d'un acte antérieur* que le pécheur, au moment de sa conversion, est mû à vouloir efficacement la fin dernière surnaturelle, car tout acte antérieur est *inférieur* à ce vouloir efficace et il ne peut qu'y disposer. Il faut donc ici une *grâce opérante spéciale*. Celle-ci n'est pas requise lorsque, voulant déjà efficacement la fin, nous nous portons nous-mêmes à vouloir les moyens; ici est requise seulement la grâce coopérante.

17. Nous avons traité ailleurs plus longuement de ce sujet. Cf. *Perfection chrétienne et contemplation,* I, pp. 355-386 : L'inspira-

*
* *

La fidélité a la grace

Il importe grandement d'être fidèle à la grâce, et d'être de plus en plus fidèle à la grâce actuelle du mo-

tion spéciale du Saint-Esprit et la grâce actuelle commune. D'après de nombreux textes de saint Thomas, à la suite de plusieurs grands thomistes et en particulier du P. del Prado, nous y avons montré que Dieu meut la volonté, soit *avant la délibération* (lorsqu'il la porte à vouloir la béatitude en général, ou aussi la fin ultime surnaturelle), soit *après la délibération* ou avec elle (lorsqu'il la porte à se déterminer par délibération discursive, à vouloir les moyens en vue de la fin préalablement voulue), soit *au-dessus de la délibération* (par inspiration spéciale, en particulier par celle à laquelle les dons du Saint-Esprit nous rendent dociles.

Saint Thomas a énuméré ces trois modes de motion en divers endroits : Iª IIæ, q. 9, a. 6, ad 3m; q. 68, a. 2 et 3; q. 109, a. 1, 2, 6, 9; q. 111, a. 2; *de Veritate*, q. 24, a. 15.

Il suffit ici de citer le texte classique de la Iª IIæ, q. 111, a. 2; sur la distinction de la grâce opérante et de la grâce coopérante : « Operatio alicujus effectus non attribuitur mobili, sed moventi. In illo ergo effectu, in quo *mens nostra est mota non movens*, solus autem Deus movens, operatio Deo attribuitur, et secundum hoc dicitur *gratia operans*. In illo autem effectu, *in quo mens nostra et movet* (virtute prioris actus) *et movetur*, operatio non solum attribuitur Deo, sed etiam animae, et secundum hoc dicitur *gratia cooperans*. »

La *grâce opérante* peut se présenter sous plusieurs formes : 1° Elle peut être seulement *excitante*, porter à une bonne pensée salutaire, qui de fait reste stérile; 2° elle peut porter jusqu'à un *acte salutaire de foi ou d'espérance*, sans qu'il y ait l'influence des dons du Saint-Esprit, comme il arrive chez le fidèle en état de péché mortel; 3° elle peut porter jusqu'à un acte salutaire et méritoire *des dons du Saint-Esprit*. C'est surtout dans ce dernier cas qu'il y a inspiration spéciale, non seulement avant la délibération, mais *au-dessus* d'elle. Nous pouvons soit être portés, soit nous porter de nous-mêmes à un *acte de foi* (bien qu'il soit simple et non discursif), tandis que nous ne pouvons de nous-mêmes nous porter à un acte des dons.

ment présent, pour répondre au devoir de cette minute, qui nous manifeste la volonté de Dieu sur nous. Rappelons-nous ce que nous dit saint Augustin : « Dieu qui t'a créé sans toi, ne te sanctifiera pas sans toi [18] », il y faut notre consentement et l'obéissance aux préceptes. Le secours de Dieu nous est donné, dit-il encore, non pas pour que notre volonté ne fasse rien, mais pour qu'elle agisse de façon salutaire et méritoire.

La grâce actuelle nous est constamment offerte pour l'accomplissement du devoir de la minute présente, comme l'air vient constamment à notre poitrine pour nous permettre de respirer. Et comme nous devons aspirer, pour attirer dans les poumons l'air qui renouvelle notre sang, ainsi nous devons vouloir recevoir docilement la grâce qui renouvelle nos énergies spirituelles pour marcher vers Dieu.

Qui n'aspirerait pas, finirait par mourir asphyxié ; qui ne reçoit pas docilement la grâce, finira par mourir d'asphyxie spirituelle.

C'est pourquoi saint Paul nous dit : « *Nous vous exhortons à ne pas recevoir la grâce de Dieu en vain* » (II Cor., VI, 1). Il faut y répondre et y coopérer généreusement.

Sans doute, c'est Dieu qui fait le premier pas vers nous par sa grâce prévenante, puis il nous aide à y consentir; il nous accompagne en toutes nos voies et nos difficultés, jusqu'au moment de la mort.

Mais n'oublions pas que de notre côté, au lieu de résister à ses prévenances, nous devons être fidèles, d'abord en accueillant avec joie les premières illuminations de la grâce, puis en suivant docilement ses inspi-

18. « Qui creavit te sine te, non justificabit te sine te » (Sermo 15, c. 11).

rations, malgré les obstacles, et enfin en les mettant en pratique coûte que coûte. Alors nous coopérerons à l'œuvre de Dieu, et notre action sera le fruit de sa grâce et de notre libre-arbitre; elle sera tout entière de Dieu comme de la cause première, et tout entière de nous comme de la cause seconde.

*
* *

La première grâce de lumière, qui produit efficacement en nous une bonne pensée, est *suffisante* par rapport au bon consentement, en ce sens qu'elle nous donne non pas cet acte, mais le pouvoir de le produire. Seulement si nous résistons à cette bonne pensée, nous nous privons de la grâce actuelle qui nous aurait *efficacement* portés au bon consentement. La résistance tombe sur la grâce suffisante comme la grêle sur un arbre en fleur qui promettait beaucoup de fruits; les fleurs sont détruites et les fruits ne se formeront pas. La grâce efficace nous est offerte dans la grâce suffisante, comme le fruit dans la fleur; encore faut-il que la fleur ne soit pas détruite, pour que le fruit nous soit donné. Si nous ne résistons pas à la grâce suffisante, la grâce actuelle efficace nous est donnée, et par elle nous avançons d'un pas très sûr dans la voie du salut. La grâce suffisante nous laisse ainsi sans excuse devant Dieu et la grâce efficace ne nous permet pas de nous glorifier en nous-mêmes; avec elle nous avançons humblement et généreusement[19].

19. Ici se trouve le grand mystère de la grâce, dont les deux aspects à concilier se peuvent exprimer ainsi :

D'une part, *Dieu ne commande jamais l'impossible* (il ne serait ni juste, ni miséricordieux), mais par amour il *rend réellement possibles* à tous les devoirs qu'ils ont à accomplir. Nul adulte n'est

***

Ne résistons pas aux divines prévenances de Celui qui nous a donné la grâce sanctifiante, les vertus infuses, les dons, et qui chaque jour nous attire à Lui. Ne nous contentons pas d'une vie médiocre, et de ne produire que des fruits imparfaits, alors que notre Sauveur est venu « pour que nous ayons la vie en abondance[20] », pour que « des fleuves d'eau vive coulent

privé de la grâce nécessaire au salut que s'il la refuse par résistance à l'appel divin, comme il arriva au mauvais larron mourant près du Sauveur.

D'autre part, « *comme l'amour de Dieu pour nous est cause de tout bien, nul ne serait meilleur qu'un autre s'il n'était plus aimé par Dieu* », comme le dit saint Thomas, Iª, q. 20, a. 3. En ce sens, Jésus nous a dit : « *Sans moi vous ne pouvez rien faire* » (Jean, xv, 5), et en parlant des élus il a ajouté : « *Personne ne pourra les ravir de la main de mon Père* (Jean, x, 29). Saint Paul a dit aussi : « *Qui est-ce qui te distingue ? Qu'as-tu que tu ne l'aies reçu ?* » (I Cor., iv, 7). Quelle leçon plus profonde d'humilité!

Comme le dit un Concile du Moyen-Age : « Si certains sont sauvés, c'est par le don du Sauveur; si d'autres se perdent, c'est par leur faute » (Denzinger, *Enchiridion*, nº 318). Résister à la grâce est un mal qui ne peut venir que de nous. Ne pas y résister est déjà un bien qui dérive de la source de tout bien. Ces formules réunissent les deux aspects du mystère et les principes que nous venons de rappeler.

Chacun de ces deux principes pris à part est absolument certain, autant celui du salut possible à tous que celui-ci : « Nul ne serait meilleur qu'un autre s'il n'était plus aimé par Dieu. Qu'avons-nous que nous ne l'ayons reçu ? » — Mais comment ces deux principes si incontestables se concilient-ils intimement ? Nulle intelligence créée ne peut le voir avant d'avoir reçu la vision béatifique. Ce serait voir en effet *comment se concilient dans l'éminence de la Déité* l'infinie Miséricorde, l'infinie Justice et la souveraine Liberté. Nous avons exposé ailleurs ce problème plus longuement dans ses rapports avec la spiritualité, cf. *Perfection chrétienne et contemplation*, I, pp. 88-131 : La mystique et la doctrine de saint Thomas sur l'efficacité de la grâce, — et *Providence et confiance en Dieu*, pp. 338-363.

20. Jean, x, 10.

de notre poitrine[21] », pour que nous arrivions à jouir éternellement de sa béatitude à lui.

Cette fidélité est requise d'abord pour conserver la vie de la grâce, en évitant le péché mortel. Or, la vie de la grâce est incomparablement plus précieuse que celle du corps, que la connaissance de toutes les sciences, que le pouvoir de faire des miracles; la vie de la grâce est d'un tel prix que le Sauveur s'est livré à la mort pour nous la rendre.

La fidélité est requise, en outre, pour mériter et obtenir l'augmentation en nous de la vie de la grâce, qui doit croître jusqu'à notre entrée au ciel, puisque nous sommes des voyageurs en marche vers l'éternité et que nous nous en rapprochons en grandissant dans l'amour de Dieu.

D'où la nécessité de *sanctifier toutes et chacunes de nos actions*, même les plus ordinaires, en les accomplissant avec pureté d'intention, pour un motif surnaturel et en union avec Notre-Seigneur. Si nous étions ainsi fidèles du matin au soir, chacune de nos journées contiendrait des centaines d'actes méritoires, des centaines d'actes d'amour de Dieu et du prochain, à toute occasion agréable ou pénible, et le soir notre union avec Dieu serait plus intime et plus forte. On l'a souvent dit : il n'est pas de moyen plus pratique, plus efficace, plus à la portée de tous, pour se sanctifier, que de surnaturaliser ainsi chacune de nos actions, en les offrant, avec Notre-Seigneur, à Dieu pour sa gloire et pour le bien des âmes.

Rome. Angelico.

fr. R. Garrigou-Lagrange, O. P.

21. Jean, VII, 38.

Les grâces de conversion

Nous ne pouvons ici-bas bien connaître ce que la grâce opère dans les âmes ; si on veut entrevoir les moyens qu'elle emploie, on peut étudier son action dans ceux qu'elle amène à la conversion, soit qu'elle ramène au devoir ceux qui consciemment l'avaient délaissé, soit qu'elle arrache à l'erreur et conduise au catholicisme ceux qui, souvent de très bonne foi, ignoraient que Dieu parle, instruit, commande par son Église. Beaucoup de convertis ont raconté ce que Dieu fit pour eux, comment il les éclaira, les transforma et fit d'eux des chrétiens fidèles[1].

Dieu donne parfois des clartés subites, fulgurantes; en même temps il saisit et subjuge la volonté; d'autres fois, c'est une illumination douce, progressive, lente; alors la volonté peu à peu est attirée, alléchée, gagnée, captivée.

Clartés fulgurantes

Saint Paul nous offre bien le type des convertis par un coup soudain de la grâce. Ici l'opération divine sort

1. On a beaucoup écrit récemment sur la conversion : nous nous appuierons dans ce qui va suivre sur les livres que voici : R. P. Mainage, O. P., *Psychologie de la conversion*; — R. P. Huby, S. J., *La Conversion*; — Penido, *La conscience religieuse*; — *Conversions to the Catholic Church*, par onze convertis, Londres, 1933.

des voies ordinaires, puisqu'il y eut l'apparition du Sauveur. La conversion du P. Ratisbonne opérée à Rome par une apparition de la Sainte Vierge fut, elle aussi, miraculeuse et subite. Même dans ces cas extraordinaires, la conversion reste libre. Saint Paul aurait pu s'endurcir, comme fit Judas quand Jésus trahi par lui lui fit un reproche si touchant qui aurait dû briser son cœur et l'amener au repentir; Ratisbonne aurait pu s'enfoncer dans son judaïsme, comme firent les ennemis de Jésus, témoins pourtant de ses miracles. Mais reconnaissons que par le miracle la grâce se fait si puissante que la résistance est difficile.

S'il est rare que Dieu fasse des miracles, les coups de grâce soudaine et imprévus ne sont pas exceptionnels. Donnons des exemples :

Le jeune Paul Ginhac avait quitté le petit séminaire et renoncé au sacerdoce; il ne rêvait que vanités et plaisirs; toutes les observations et exhortations des siens pour le rendre sérieux et pieux glissaient sur son âme. Un jour, à Mende, il assistait à une procession qui clôturait une mission : un grand Christ y était porté solennellement. Le jeune homme l'aperçut. Alors la figure du Christ lui parut toute resplendissante, et cette vue le saisit et lui transperça le cœur. Il se sentit à ce moment-là tout changé. A la fin de la cérémonie, il se présenta au P. Jouve, qui donnait la mission et lui demanda à être admis au noviciat des Jésuites à Avignon. « Pour ma vocation, a-t-il raconté, je fus entraîné avec une telle puissance que tout l'univers armé contre moi ne m'aurait pas ébranlé. » Ce fut le commencement d'une vie vraiment héroïque, et l'on espère que l'Église, un jour, reconnaîtra sa sainteté. (*Vie* par R. P. Calvet, p. 18).

Aussi soudaine fut la vocation d'un saint jésuite du

XVII[e] siècle, le P. de Beauveau. Il était allé, en 1652, faire une retraite à Pont-à-Mousson. Étant à genoux et regardant les images de saint François Xavier et de saint Ignace, il se sentit subitement inspiré d'entrer dans la Compagnie et de s'y sacrifier au service des missions. « Ma volonté, a-t-il dit, fut tellement emportée et si fort affermie dans ce dessein que depuis elle n'a jamais chancelé. »

Le dominicain anglais Robert Bracey fut élevé dans la haine du catholicisme, si bien qu'avant l'âge de douze ans la seule vue d'un prêtre ou d'un crucifix excitaient son horreur, il regardait tous les catholiques comme des méprisables. A seize ans, il assista à une grand'messe à l'Oratoire d'Edgbaston. « Je me rappelle très bien, en cette occasion, a-t-il raconté, mon mépris pour tout ce que je voyais. Le prédicateur pataugea lamentablement. Cependant ce fut pendant ce sermon que la foi me vint. Je trouvai subitement que je croyais à cette religion dont je savais si peu de chose. A mon grand déplaisir — car je prévoyais les peines qui allaient venir — je découvris que j'étais catholique. »

Claudel a raconté comment il avait complètement oublié la religion et était devenu tout à faire incrédule, quand, ayant dix-huit ans, le 25 décembre 1886, il entra à Notre-Dame pour assister aux offices de Noël; il se proposait seulement de trouver là quelque sujet d'observation, quelque excitant qui l'aiderait pour ses compositions littéraires. « En un instant, dit-il, mon cœur fut touché et je crus. Je crus d'une telle force d'adhésion, d'un tel soulèvement de tout mon être, d'une conviction si puissante, d'une telle certitude ne laissant place à aucune espèce de doute que, depuis, tous les livres, tous les raisonnements, tous les hasards

d'une vie agitée n'ont pu ébranler ma foi, ni, à vrai dire, la toucher. J'avais eu tout à coup le sentiment déchirant de l'éternelle enfance de Dieu. Que les gens qui croient sont heureux! Si c'était vrai pourtant? — Oui, c'est vrai; Dieu existe, il est là; il est quelqu'un : c'est un être aussi personnel que moi. Il m'aime. Il m'appelle. Les larmes, les sanglots étaient venus. Et le chant si tendre de *l'Adeste* ajoutait encore à mon émotion. » (*Revue de la Jeunesse*, 10 octobre 1913.) Cependant, il continue : « Mes convictions philosophiques étaient entières, Dieu les avait laissées dédaigneusement où elles étaient; la religion catholique me semblait toujours le même trésor d'anecdotes absurdes; ses prêtres et les fidèles m'inspiraient la même aversion qui allait jusqu'à la haine et jusqu'au dégoût; l'édifice de mes opinions restait debout et je n'y voyais aucun défaut. » Il avait donc reçu de Dieu une lumière brillante sur le point fondamental ; beaucoup d'autres points demeuraient dans les ténèbres; mais progressivement la lumière s'étendit, et après quatre ans de résistance, il se mit à pratiquer ses devoirs de chrétien.

Le P. Mainage cite le fait d'un jeune docteur élevé dans l'horreur du catholicisme, qui trouvant à Paris, sur les quais où se tiennent les bouquinistes, un livre des évangiles, se prend à le lire, tombe sur la parabole de l'Enfant prodigue, puis sur celle du Bon Pasteur; aussitôt il se sent touché, convaincu et de suite va se confesser.

Herman Cohen, juif, grand musicien, avait gardé quelque reste du sentiment religieux qu'il avait éprouvé dans sa jeunesse quand le rabbin, à la synagogue, maniait avec solennité le rouleau des Écritures; mais ne trouvant pas les satisfactions de la piété, il ressentait

une tristesse profonde, un malaise indéfinissable. Jamais il ne fit un effort pour s'instruire du catholicisme. En mai 1847, il est chargé de diriger un chœur d'artistes dans une église de Paris. Soudain, pendant la bénédiction du Saint-Sacrement, une émotion s'empare de lui, émotion douce et forte qui lui apporte un soulagement inconnu. Cette émotion se renouvelle chaque vendredi, à l'instant où le prêtre élève l'ostensoir. Alors il se sent entraîné d'une manière irrésistible vers la religion, il brûle de s'instruire. On lui fait lire l'exposé de la doctrine chrétienne de Lhomond. Il part alors pour Erns, en Allemagne. Là il assiste à la messe : au moment de l'élévation, il est tout ému et inondé de larmes; il ressent de vifs remords de ses péchés, alors il fait un acte de repentir et de confiance dans la miséricorde, dont il a soudain une grande idée; et en même temps il prend la détermination de se faire chrétien. On sait qu'il devint parmi les Carmes le P. Augustin-Marie du Saint-Sacrement; mais on le désigne souvent par le nom de P. Herman.

Miss Baker, protestante, ne savait ce qu'elle devait croire de la religion qu'elle professait; elle souffrait de ses doutes. Un jour dans l'église Saint-Augustin de Paris, elle entendit le sermon d'un dominicain sur l'accord de la raison et de la foi. « Le sermon, dit-elle, ne m'apportait rien de nouveau, mais ces vérités déjà connues m'arrivaient avec une précision toute nouvelle... Ce sermon semblait avoir tiré de mon propre fond tout ce que j'avais appris, tout ce que je croyais déjà, mais pour me le présenter avec une force nouvelle. La bénédiction suivit. A peine le Saint-Sacrement était-il exposé qu'une véritable transformation se produisit en moi... l'Église [catholique] m'apparut comme le but vers lequel avaient inconsciemment

tendu tous les efforts de mon âme, comme la solution de tous mes problèmes, comme la réponse à tous mes doutes. Jusqu'à cette heure, j'avais des convictions; à cette heure-là Dieu me donnait la foi. » (*Vers la maison de lumière*, p. 239.)

Mme Mink-Jullien, veuve à Hanoï d'un socialiste militant, se mit à faire tourner des tables. Un jour, la table demanda à une de ses amies de réciter pour elle un *Pater* et un *Ave*. « Le soir, dit-elle, j'étais occupée à méditer sur toutes ces choses étranges, étendue sur ma chaise longue, les yeux fermés. Je me sentis pénétrée d'une lumière intérieure très douce, très rapide et très légère.. Dans un centième de seconde, je compris, je ne sais comment, que Dieu est. Je ne connaissais alors rien du catholicisme et je le haïssais de tout mon cœur. Pendant quatre jours, quand je réfléchissais à l'un quelconque des mystères du catholicisme, il se faisait en moi un silence recueilli; la douce lumière spirituelle passait avec une inconcevable clarté; pendant un millième de seconde, je saisissais la majestueuse vérité, et lorsqu'elle était enracinée dans mon cœur rebelle, la lumière disparaissait, il ne restait plus que la foi. Ainsi me furent révélés tous les dogmes et jusqu'à ce mot qui était complètement inconnu pour moi, l'Eucharistie. » (*Les voies de Dieu, histoire d'une conversion*, par H. Mink-Jullien, Téqui, 1917.)

Mr Camm, fils d'un ministre anglican ritualiste et se préparant lui-même à être ministre, visita un jour l'abbaye des Bénédictins de Maredsous. Assistant pieusement à la messe conventuelle, au moment du *Credo*, quand les moines chantaient : *Et unam sanctam, catholicam et apostolicam Ecclesiam*, une pensée qui ne l'avait jamais frappé, s'imposa à lui avec une force extraordinaire : l'Église est une; dès les premiers siècles, on

lui a reconnu cette prérogative. Jésus a voulu qu'elle soit une, il ne pouvait pas ne pas le vouloir. Mais les catholiques l'ont, cette unité, et nous, nous ne l'avons pas. » Cette lumière soudaine et éclatante fut la touche de grâce, d'où peu de temps après sortait sa conversion. Il est aujourd'hui Dom Bède Camm, bénédictin, écrivain très connu, très goûté des catholiques anglais.

Élisabeth Seton, anglicane, qui ignorait tout du catholicisme, entre un jour dans une église où célébrait un prêtre, grand, pâle, très recueilli. Il lui parut au-dessus d'un être humain. Ce fut l'aurore de la foi dans son âme. (*R. P. Ménage*, p. 214.)

Luttes et contrastes

Dans les faits jusqu'ici relatés, nous voyons l'action de Dieu commencer brusquement, à l'improviste. Plus souvent, semble-t-il, la grâce effectue d'abord des préparatifs, mais un jour vient le coup décisif, et la volonté bien disposée est subjuguée.

Saint Augustin offre l'exemple de ce travail préparatoire de la grâce aboutissant à une touche plus forte, qui opère la conversion définitive. Ayant embrassé le manichéisme, il avait eu des désillusions et il était parvenu à reconnaître que la doctrine des manichéens était un tissu d'erreurs. Plus tard, à Milan, en écoutant saint Ambroise il s'était remis à admirer la Bible et à estimer le christianisme; le scepticisme qui le dominait encore à son arrivée à Milan avait disparu. La lecture de Platon le rapprocha de Dieu. « Je m'étonnais de t'aimer, mon Dieu, emporté vers toi par ta beauté. » Puis il se mit à lire saint Paul, dont l'accent paternel, la douceur, l'onction l'émouvaient ; quelle différence

avec les philosophes! « Nulle trace dans leurs pages si célèbres, dit saint Augustin, ni de l'âme pieuse, ni des larmes de la pénitence, ni de ton sacrifice [du Calvaire], ô mon Dieu, ni des tribulations de l'esprit. Personne n'y entend le Christ qui appelle : Venez à moi, vous tous qui souffrez. Ils dédaignent d'apprendre de lui qu'il est doux et humble de cœur, car vous avez caché ces vérités aux habiles et aux savants et vous les avez révélées aux petits. »

Les saintes Lettres, lues et goûtées l'éclairaient de plus en plus et le poussaient vers Dieu, mais ses passions, ses vieilles amies, le suppliaient de ne pas les abandonner. « Nous ne serons donc plus jamais avec toi », semblaient-elles lui dire. — Mais, répondait Augustin, j'ai assez souffert à cause de vous. Il y a un autre bonheur que le vôtre. — Mais tu ne pourras pas te passer de nous. Attends du moins. Les biens que tu méprises ont leurs charmes : le jeu, les festins somptueux, la musique, les chants, les parfums, les livres, la poésie, les fleurs, la fraîcheur des forêts, les chasses. » Tout ce qu'il avait aimé se représentait à sa mémoire, et Augustin, bien qu'il ressentît un dégoût croissant des hommes et de la vie, ne remportait pas la victoire. A certains moments, il était assailli par de grandes vagues de tristesse, tristesse causée sans doute par les lumières de grâce qui lui faisaient comprendre combien il avait tort de ne pas faire tout son devoir. Le désir de revenir à Dieu renaissait, et alors avec quelle volupté il se laissait bercer par les chants d'Église, car il aimait passionnément la musique.

Il était ainsi ballotté quand Simplicianus lui raconta la conversion du célèbre orateur et écrivain Victorinus. Peu après, voyant Pontitianus, qui revenait de Trèves, où résidait la Cour impériale, celui-ci lui raconta com-

ment deux de ses amis, comme lui fonctionnaires du palais, ayant trouvé dans une cabane habitée par quelques ermites et ayant lu la vie de saint Antoine, s'étaient de suite décidés à quitter leur place honorable et enviée et s'étaient faits solitaires, bien qu'ils fussent fiancés. Augustin tout ému dit à Alypius, qui se trouvait là : « Que faisons-nous? Des ignorants ravissent le ciel et nous avec toute notre science, nous roulons dans la chair et dans le sang. » Il quitte ses amis, s'enfonce dans le jardin et tombe à genoux. « Pourquoi ne sortirais-je pas de mes hontes à cette heure même? » A ce moment, il entend comme une voix d'enfant qui chantait : *Tolle, lege* : prends et lis. Il court là où il avait laissé Alypius, prend les épîtres de saint Paul qu'il savait être là et ouvrant le livre, il tombe sur ces paroles : « Revêtez-vous du Seigneur Jésus-Christ et ne cherchez pas à contenter les désirs de la chair. » (Rom., XIII, 14). Il regarde ceci comme une réponse d'en haut et prend la résolution d'obéir; il sent que ses angoisses ont cessé, une grande paix l'inonde, il est converti.

Le Vénérable Libermann, fils d'un juif fanatique, avait été touché, mais non convaincu par la conversion de deux de ses frères, ses aînés. Il entra au collège Stanislas à Paris. On lui remit alors deux livres de Lhomond, la *Doctrine chrétienne* et l'*Histoire de la Religion*. Se trouvant seul dans sa cellule du collège, il se sentit très triste d'être séparé des siens et isolé. Alors il tomba à genoux et supplia Dieu de lui faire comprendre quelle était la véritable religion. « Aussitôt, a-t-il raconté, je fus éclairé, je vis la vérité; la foi pénétra mon esprit et mon cœur. M'étant mis à lire Lhomond, j'adhérai à tout. »

Retté avait fait une conférence matérialiste. Quatre

de ses auditeurs, des convaincus, après la conférence lui demandent de leur expliquer comment tout a commencé. Il hésite, balbutie et se dérobe. « Je me sentais, raconte-t-il, profondément troublé, mal à l'aise et j'éprouvais le besoin de réfléchir seul à seul avec ma conscience. » Il s'enfonce dans la forêt de Fontainebleau. « Mon cœur, dit-il, pesait très lourd... un remords, qui était insolite, s'agitait en moi... Par instants cette idée me traversait comme une flèche : Si pourtant Dieu existait. Mais tout de suite j'entendais s'élever en moi un formidable ricanement. Néanmoins l'idée revenait de sorte que je m'endormis en me répétant : Oui, pourtant, si Dieu existait ! » Alors commença pour lui une période de fluctuations extrêmes; il courait de doctrine en doctrine : Kantisme, bouddhisme, socialisme, puis velléités de christianisme qui étaient expulsées avec courroux. Un jour, en juin 1905, il cheminait dans la forêt de Fontainebleau, lisant un beau passage de la *Divine Comédie*, où Dante montre l'allégresse des fidèles défunts qui se réjouissent de se purifier de leurs fautes dans le purgatoire. Il sentit un frisson : « Je me mis, dit-il, à trembler de tout mon corps... Quoi ! il se pourrait qu'une aussi sublime inspiration fut le témoignage de la vérité ! Oh ! si Dieu existait, quelle chance pour moi ! » Il récapitule : panthéisme, bouddhisme, paganisme, credo scientifique. « Tout s'effondra; l'écroulement fut total et définitif. » Puis recommmença la période des tergiversations : c'est la peur d'aller trouver un prêtre, c'est le respect humain; que diront mes amis?

Un soir, Retté rentra de la forêt si pâle, si défait, que les gens de l'auberge où il était descendu se récrièrent, le croyant malade. Il se coucha et subit une forte tentation de suicide. Voyant au plafond un cro-

chet il veut se pendre : « A ce moment, raconte-t-il, j'entendis la voix céleste qui me criait : Dieu est là. Foudroyé par la grâce, je tombai à genoux : Merci, mon Dieu, vous voilà revenu. Je crus voir au-dedans de moi, Notre-Seigneur Jésus-Christ en croix qui me souriait avec une expression de miséricorde infinie; une grande paix rentra dans mon âme. » Il revint alors à tous ses devoirs de chrétien. (*Du diable à Dieu*, passim.)

Ne fut-ce pas également un très puissant coup de la grâce qui amena Pascal d'une vie chrétienne ordinaire à une grande ferveur, ou qui, du moins, l'affermit solidement dans la détermination de ne vivre que pour Dieu? Dans la nuit du 23 au 24 novembre 1654, des lumières extraordinaires le frappèrent, lui donnant la certitude, la joie, la paix. C'est alors qu'il écrivit le célèbre Mémorial qu'il cousit à son vêtement pour ne s'en séparer jamais : on voit par les mots qu'il contient que Pascal avait merveilleusement compris qu'il devait oublier le monde et tout ce qui est créature, et se soumettre entièrement à Jésus-Christ.

Tous ces exemples, et combien d'autres que l'on rencontre dans la vie, font voir que souvent le Seigneur frappe de grands coups où il n'est pas possible de méconnaître son intervention. Mais plus souvent l'œuvre de la grâce s'adapte aux modes ordinaires de l'activité humaine. On reconnaît quels sont les procédés d'après lesquels les humains dirigent leur vie si on étudie comment chez les personnes qui perdent la foi s'opère la rupture avec l'Église, la renonciation à leurs premières croyances : dans ces cas, la grâce n'opère pas; elle est au contraire repoussée. Taine a raconté comment il rejeta la foi : « La raison m'apparut

comme une lumière... Ce qui tomba d'abord, dans cet esprit d'examen, ce fut ma foi religieuse... J'estimai trop ma raison pour croire à une autre autorité que la sienne, je ne voulus tenir que de moi la règle de mes mœurs et la conduite de ma pensée. L'orgueil et l'amour de ma liberté m'avaient affranchi. » Hélas ! loin de l'affranchir, cet orgueil l'avait aveuglé et asservi : ainsi les anges rebelles voulurent ne tenir que d'eux-mêmes la règle de leur conduite, la jouissance de leurs qualités.

Mlle de Gardonne, qui passa du catholicisme au protestantisme libéral en 1869, a raconté les phases de son évolution. Elle lut le *Discours sur la Méthode* de Descartes et reconnut dans le doute volontaire initial du philosophe sa propre attitude. Elle étudia Charles Secrétan, *Recherches de la Méthode*, livre qui traite du problème de la vérité, elle le goûta fort. « Je suis violemment attirée par cette souveraineté absolue de la conscience , l'absence complète de tout arbitraire, cette manière si simple, si vraiment libre de comprendre le devoir. » A la fin elle se décida irrévocablement à ne connaître d'autre autorité que la sienne propre, et par conséquent à quitter l'Église catholique. Le principe de sa rupture fut donc le même que celui de Taine. (Penido, p. 123.)

Ni Taine, ni Mlle de Gardonne n'ont dépeint les velléités de soumission, de foi, que sûrement ils ressentirent et repoussèrent. Il est certain que dans leurs doutes Dieu ne les laissa pas sans grâce. Il y a opposition entre les illuminations et inspirations divines qui poussent à reconnaître sa petitesse, son incapacité, à l'accepter et à se soumettre à Dieu, et les tendances de l'esprit porté à s'admirer, à se complaire en soi, à rejeter tout joug; c'est ce qui produit la lutte. « C'est une

chose si terrible que la foi, pour qui a voulu n'appartenir qu'à lui-même, a dit un converti. Il faut en quelque sorte s'abandonner, se répudier, se renoncer selon la formelle exigence du Maître. » (Penido, p. 116.) Et c'est cette attitude de dépendance, d'obéissance affectueuse que la grâce travaille à faire prendre à l'incroyant. Le plus souvent la grâce tend à opérer cet heureux changement sans véhémence; elle agit continument et graduellement; nous en avons donné des exemples. Cette transformation progressive est intéressante et utile à étudier.

L'action invisible de la grâce

Saint Thomas, citant saint Augustin, dit que Dieu agit souvent par une impulsion très secrète qui s'exerce sur les esprits des hommes sans qu'ils en aient la conscience distincte : *per quemdam instinctum occultissimum quem nescientes humanae mentes patiuntur* (II, II, q. 171, a. 5). Personne, dit le P. Huby, n'a mieux exprimé que Fénelon les premiers et timides appels de la grâce, cette lointaine préparation du cœur, « d'autant plus confuse qu'elle est générale ». C'est un sentiment confus de notre impuissance, un désir de ce qui nous manque, un penchant à chercher au-dessus de nous ce que nous cherchons en vain au-dedans de nous-mêmes, une tristesse sur le vide de notre cœur, une faim et une soif de la vérité, une disposition sincère à supposer facilement qu'on se trompe. » (R. P. Huby, p. 88.) Le P. Huby dit encore : « Ce sentiment très vague et très imprécis, cette immortelle inquiétude d'un cœur qui sait s'entendre, ressentie par Ernest Psi-

chari en plein Sahara, ce vide de l'âme et nostalgie d'une paix lointaine, qu'éprouvait Illemo Camelli après la faillite de ses espoirs socialistes, c'est bien ce germe secret et informe, dont parle Fénelon après saint Augustin, où le surnaturel se mêle déjà à la nature et qui ira se développant jusqu'à la naissance de l'homme nouveau. Avant la grâce libératrice, disait saint Prosper à Cassien et autres adversaires gaulois, l'homme étendu au fond de sa misère, s'y complaît; il aime ses faiblesses; il tient pour santé l'ignorance de la maladie jusqu'à ce qu'il reçoive ce premier secours de commencer à connaître qu'il est malade, et de pouvoir désirer l'aide du médecin qui le mettra sur pied. Se déplaire à soi-même et avoir à charge son lourd passé de faiblesse, c'est la première grâce salutaire; la seconde est de désirer la guérison et de connaître le médecin sauveur. » (R. P. Huby, p. 89.)

Encore dans ce cas il y a action de Dieu sur l'intelligence faisant voir à l'âme son indigence et lui faisant entrevoir la beauté d'une vérité mal connue; il y a aussi action sur la volonté, la faisant aspirer à la paix, à la satisfaction de son cœur.

A ces premières lueurs encore fort pâles, Dieu en ajoute d'autres. Si l'âme ne les repousse pas, elles deviennent peu à peu plus claires et la soif de vérité comme la soif de repos, de bien-être spirituel s'avivent. Ainsi les illuminations divines s'accroissent, les inspirations, les attraits vers le beau et le bon deviennent plus ardents, les velléités deviennent des volontés, et cela parfois sans que le converti saisisse avec précision le moment où il a donné sa pleine adhésion. « Je ne puis pas plus dire quand je me suis converti, a dit un anglican devenu catholique, Lester, que je ne puis voir au juste où commence et où finit chacune des

couleurs de l'arc-en-ciel. » (*Conversions to the Catholic church*, p. 86.)

De ces conversions graduelles et prolongées les exemples abondent. Thérix, cité par Pénido, a dit : « Par un chemin régulier, sans tournent brusque, sans conversion, j'ai marché de pressentiments en pressentiments jusqu'à ce que je possédasse, en une vue intégrale, les principes que la foi engendre et qui découvrent la trame substantielle de la vie » (p. 85).

Théodore de la Rive, cité par Pénido (p. 86), cite le cas d'un de ses amis, né dans le luthéranisme. « Il m'a souvent raconté qu'il lui est impossible, si haut qu'il remonte dans ses souvenirs, de se rappeler le moment où il s'est rapproché de l'Église... Il lui a suffi de s'agenouiller devant le Saint-Sacrement pour sentir que Notre-Seigneur y est contenu, de joindre les mains devant une statue de la Sainte Vierge pour savoir l'invoquer, et, en général, de voir le catholicisme pour comprendre que le catholicisme est la vérité. » Dans ce cas, les illuminations de la grâce se produisent sans ces tourments de conscience, sans les angoisses du cœur et les doutes de l'intelligence qui forment le chemin douloureux que suivent d'ordinaire les convertis.

Huysmans dit avoir entendu narrer des conversions subites, violentes, ou préparées comme une explosion qui éclate dans un terrain, lentement et savamment miné. « Il doit y avoir, ajoute-t-il, un troisième moyen, qui est plus ordinaire, celui dont le Sauveur s'est servi pour moi; c'est quelque chose d'analogue à la digestion d'un estomac qui travaille sans qu'on le sente. » (*En route*, p. 26.)

Newman a dit dans son *Apologie* : « Mon changement d'opinion ne se produisit pas sous le coup d'influences extérieures, mais il provint du travail de mon

propre esprit et des incidents autour de moi. » (Pénido, p. 49.)

Mgr Benson, ce fils de l'archevêque anglican de Cantorbéry, qui, devenu catholique, fit tant de bien par ses ouvrages, où il déploya tant de talent, fut tout d'abord frappé de l'universalisme de la religion romaine et de l'isolement et de la modicité de l'anglicanisme; il finit par comprendre que c'est l'Église catholique qu'a fondée le Christ, alors il vit clairement qu'il devait s'y soumettre : « Je ne crois pas que personne soit jamais entré dans la Cité de Dieu avec aussi peu d'émotion que moi... je n'éprouvais ni joie, ni tristesse, ni crainte, ni exaltation... Il n'y avait rien en moi, me semble-t-il, qu'une certitude absolue d'accomplir la volonté de Dieu, en entrant dans son Église. » (Mainage, p. 218.) Ne trouve-t-on pas cette même absence d'émotions dans les vocations? Beaucoup entrent au séminaire, au noviciat, uniquement parce qu'ils pensent que Dieu le veut. La grâce agit bien, mais seulement sur l'esprit et la volonté, la sensibilité ne subit pas son action.

Vernon Johnson, dont l'évolution religieuse commença par la lecture de la vie de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, fut tout d'abord, et subitement, frappé de l'unité de croyance et de la catholicité de l'Église romaine. Il a écrit : « Les difficultés de l'anglicanisme ne m'affectèrent sérieusement que quand je vins à douter de mes positions, non pas à cause des difficultés, mais parce qu'autre chose m'était apparu dont la divinité s'imposait de plus en plus à moi », et il note bien que la conversion est l'œuvre de la grâce et que le raisonnement n'y suffit pas. Les titres de Rome apparaissaient de plus en plus clairement à son intelligence. « Malgré tout, écrit-il, je ne pouvais me résoudre à

croire... Ce n'est pas la seule argumentation qui est, en fin de compte, le facteur décisif; c'est quelque chose de tout différent qui amène l'âme à l'acte de volonté d'où dépend le résultat... A ce stade de mon évolution, je n'avais qu'une certitude tout intellectuelle, sans effet aucun sur les autres parties de ma personnalité. Mon cœur et ma volonté restaient pris par les souvenirs de mon passé . » (*Un Seigneur, une foi*, pp. 14, 179.)

Le P. Mainage cite (p. 71) la conversion d'un ministre luthérien, Thayer, converti en 1783. Venu d'Amérique à Rome pour apprendre les langues, par pure curiosité il étudie les croyances de l'Église. Insensiblement, ses idées se modifient; il ne peut s'empêcher d'admirer la splendide cohésion de la synthèse doctrinale catholique, il expose ses doutes à différents religieux. Le principe : *in necessariis unitas, in dubiis libertas :* unité dans les croyances nécessaires, liberté dans les choses douteuses, le frappe, et il est aussi très frappé de l'unité impressionnante du dogme. Il lui est donné de constater la vérité d'un miracle obtenu par saint Benoît Labre. Il comprend alors le danger de rester dans sa secte. « La vérité, a-t-il dit, se montrait à moi de tous côtés, mais elle était combattue par tous les préjugés que j'avais sucés avec le lait; je n'avais pas le courage de me rendre ; mon esprit était convaincu, mon cœur n'était pas changé. On lui prêta un petit livre dont l'auteur faisait le récit de sa conversion et au début duquel se trouvait une prière pour implorer les lumières de l'Esprit-Saint. Thayer subit alors un combat intérieur très fort, il voulait et ne voulait pas. « Enfin, dit-il, l'intérêt de mon salut éternel l'emporta : je me jetai à genoux, je m'excitai à réciter cette prière avec le plus de sincérité possible. » Il pleura, et lut le livre : une clarté nouvelle s'ajouta

aux certitudes acquises par la raison et les transforma en foi divine; il sentit que Dieu lui donnait la force de surmonter les obstacles qui jusque-là l'avaient arrêté.

Il est intéressant de voir dans le livre *Conversions to the Catholic Church* les voies différentes qu'ont suivies les onze convertis qui racontent là leur histoire.

Wilfred Childe, après une visite à Rome en 1913, eut une vue soudaine de l'unité de l'Église et un sentiment très clair du rôle constant de la Papauté. Alors il se mit à lire des livres catholiques, il voyagea, et tout ce qu'il vit du catholicisme de plus en plus le charma et l'amena à se convertir.

Lord Douglas, après avoir été dix-huit ans sans religion, revint au christianisme en lisant les articles qu'un auteur de ses amis lui fournissait pour une revue dont il était le directeur; il adhéra alors au ritualisme. Ce qui l'amena ensuite du ritualisme au catholicisme fut l'étude de l'histoire qui lui fit comprendre que l'anglicanisme manque de base : il vit clairement, contrairement à ce qui lui avait été enseigné, qu'il y eut rupture avec l'Église au temps de la Réforme. La lecture de l'encyclique de Pie X contre le modernisme le convainquit que la seule véritable Église est celle que dirige la Papauté. Toutes ces pensées travaillaient son esprit, et un jour, dit-il, il fut étrangement et soudainement converti sans émotion, sans enthousiasme et presque à contre-cœur, mais il fut forcé de reconnaître que la foi entrait dans son âme.

Dudley, ministre anglican ritualiste, avait adopté toutes les idées méprisantes qu'on lui avait insufflées contre le catholicisme. Cependant — était-ce déjà une petite lumière mise en lui par la grâce pour préparer l'avenir? — quand il rencontrait un prêtre catholique, il avait le sentiment de lui être inférieur : il lui sem-

blait qu'entre ce prêtre et lui il y avait une différence indéfinissable. Il souffrait à cette époque de ce qui lui était dit et qu'il comprenait être pensé par beaucoup : pourquoi vous croirions-nous plutôt que tels autres ministres qui enseignent une doctrine toute différente? De plus en plus, il comprenait que l'Église anglicane est une Église de contradictions, de partis, chaque parti ayant la prétention de représenter l'Église, et il se disait que l'Église romaine, qui a toujours été celle de la majorité des chrétiens, jouit d'une parfaite unité. Certains protestants qui ne pratiquaient pas leur religion lui dirent, sans se connaître et donc sans s'être concertés : Si le christianisme est vrai, c'est l'Église romaine qu'il faut croire. Plus il priait, plus son ministère lui paraissait irréel et plus il doutait de la validité de ses absolutions et de ses messes. Sachant que l'Église romaine imposait sa doctrine comme infaillible, il étudia cette question de l'autorité de l'enseignement dans l'Écriture, dans les Pères et les Conciles, et il vit bien que tous tenaient pour infaillible l'enseignement de l'Église. Ces prières, ces recherches faites d'un cœur sincère et évidemment sous l'impulsion de grâces pressantes, lui obtinrent de voir toute la vérité. Devenu catholique, il disait : « J'ai trouvé le royaume de Dieu sur la terre. »

Penrose Fry, ministre anglican de la Haute Église, se préparant à célébrer le centenaire du mouvement d'Oxford, étudia l'histoire de ce mouvement et arriva à la persuasion que Newman avait pleinement raison. Il souffrit aussi de voir que ce qu'il enseignait, que les pratiques de piété qu'il recommandait étaient ou passées sous silence ou contredites par beaucoup d'autres ministres. Dieu se servit de ces arguments pour l'amener à la foi catholique.

Harvey fut soldat en 1914. Il fut très frappé de ce qu'il voyait dans l'Église catholique : des travailleurs en habits de travail, des soldats dans les vêtements de la caserne allaient s'agenouiller devant l'autel ou entraient dans un confessionnal; cela lui parut beaucoup plus beau que la vue de gens qui prenaient un habit de cérémonie pour aller écouter un prêche. Il lui vint souvent à l'esprit cette pensée : les catholiques vont à l'église parce qu'ils se sentent pécheurs, les protestants parce qu'ils se croient bons. La grâce se servit de ces remarques pour l'amener à croire à la vérité du catholicisme.

Lady Sheila-Smith croyait les dogmes : transsubstantiation, purgatoire, messe, douze ans avant de devenir catholique; le catholicisme lui inspirait une forte répulsion; au contraire l'anglicanisme lui plaisait beaucoup. Elle épousa un ministre protestant appartenant à la High Church, et ceci fut pour elle l'occasion de mieux voir les lacunes de son Église. Elle croyait à la théorie des trois branches composant l'Église du Christ; Église romaine, Église anglicane, Église orientale; et la première lumière qui lui fut donnée fut que cette théorie, qui divise l'Église, est inacceptable. De plus en plus se fortifia en elle cette conviction qu'elle était dans un schisme; mais l'austérité du catholicisme la repoussait. Ce ne fut qu'après douze années, la répulsion pour le catholicisme ayant diminué et la lumière étant devenue plus brillante, qu'elle comprit tout son devoir, et elle put dire : *Laetatus sum in his quae dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus.*

Le R. Lester, son frère et sa sœur, ayant trouvé un livre catholique, oublié chez eux par un invité, le parcoururent et trouvèrent très belles les litanies de la Sainte Vierge, et aussi une instruction pour la confes-

sion. Leur curiosité en fut piquée; et ils voulurent voir les cérémonies du culte catholique. Le dimanche suivant était le dimanche des Rameaux; la cérémonie leur parut très belle. Plus grande fut encore leur admiration le jour de Pâques, où ils assistèrent à l'office pontifical célébré par le cardinal Manning. Alors ils se mirent tous à lire des livres catholiques. Des amis leur prêtèrent le livre de Littledale : *Raisons très claires de ne pas entrer dans l'Église de Rome.* Au lieu d'affermir en eux la croyance protestante, ce livre ne provoqua que leur indignation contre l'auteur. Ils cessèrent de fréquenter l'Église anglicane sans avoir cependant l'intention de se faire catholiques. Il y eut une période de neutralité; les lumières reçues n'étaient pas pressantes, le travail de la grâce semble avoir continué sourdement. Un soir, le plus jeune des deux frères — il avait dix-neuf ans — dit à son aîné : il faut que nous écrivions au prêtre pour savoir ce que nous devons faire. La lettre fut écrite. A peine était-elle à la poste que l'aîné pâlit et dit : « Qu'avons-nous fait? Je vais rester ici et demander au facteur de me rendre la lettre. » — « Non, dit le plus jeune, ne sois pas un lâche. » Et ils retournèrent à la maison sans mot dire. Quelques semaines après — le prêtre, sans doute, n'avait eu qu'à seconder leur bonne foi —, ils entraient dans l'Église; mais ils ne pouvaient dire à quel moment leur conviction était devenue entière et leur résolution affermie.

Tous les exemples donnés montrent comment la grâce travaille les âmes, éclairant leur intelligence, touchant leur cœur, inclinant leur volonté.

Que la grâce agisse dans des mesures différentes, avec une force plus ou moins impérieuse, ceci dépend, avant tout, de Dieu. Mais s'il faut tenir compte, avant tout, des prédilections divines, on ne doit pas oublier cette loi que Dieu dans sa sagesse et sa justice tient à observer : la docilité augmente la mesure des grâces, l'infidélité en cause la diminution.

Écoutons ici saint François de Sales : « Pour abondante que soit la fontaine, ses eaux n'entreront pas en un jardin selon leur affluence, mais selon la petitesse ou grandeur du canal par où elles y sont conduites. Quoique le Saint-Esprit, comme une source d'eau vive, aborde de toutes parts notre cœur pour répandre sa grâce en icelui, toutefois ne voulant pas qu'elle entre en nous sinon par le libre consentement de notre volonté, il ne la versera que selon la mesure de son bon plaisir et de notre propre disposition et coopération... Quand Dieu nous envoie une inspiration grande et puissante pour embrasser son saint amour, si nous ne consentons pas selon toute son étendue, elle ne profitera pas aussi jusqu'à cette mesure-là... O Dieu, Théotine, si nous recevions les inspirations célestes selon toute l'étendue de leur vertu, qu'en peu de temps nous ferions de grands progrès dans la sainteté! » (*Amour de Dieu*, II, 11.)

Mgr Auguste Saudreau.

LES MAITRES ET LES MODELES

La religion personnelle de Jérémie [1]

La place de Jérémie dans l'évolution du prophétisme

D'après les antiques conceptions d'Israël, ce ne sont point les individus pris isolément qui sont le sujet premier de la religion, mais bien plutôt la collectivité nationale. C'est la nation israélite que Dieu a choisie et c'est avec elle qu'il a conclu une « alliance ». De cette alliance, les prophètes sont les mainteneurs envoyés par Dieu. A la différence du psalmiste dont la piété personnelle s'épanche dans la prière, le prophète n'a point mission de nous dire ce qui se passe entre lui et Dieu dans les chambres secrètes de son âme. Pour parler en langage théologique, le charisme prophétique n'est point une grâce *gratum faciens*, accordée à l'individu pour sa perfection religieuse personnelle, mais une grâce *gratis data*, dont le sujet pourrait à la rigueur être un impie, et tout entière orientée *ad bonum communitatis*. Les plus anciens des prophètes considè-

1. Voir *La Vie Spirituelle* d'avril et mai.

rent la religion comme indissolublement liée au cadre national israélite. C'est au peuple en tant que tel que leurs messages s'adressent, et c'est la conversion nationale qu'ils demandent comme condition d'un salut également national.

A ces messagers prophétiques, Dieu s'est communiqué au cours des siècles d'une manière qui témoigne d'une évolution et d'un progrès dirigés par Lui, et dans lesquels son Infinie Sagesse n'a point manqué de mettre en œuvre les causes secondes. Ce n'est point du premier coup que la religion a atteint la perfection définitive qui n'est la sienne que depuis l'intervention personnelle du Fils de Dieu dans le Nouveau Testament. Tous les stades de la prophétie témoignent de la suprématie de l'action divine, exerçant s'il le faut une action coercitive sur la volonté rebelle du prophète, pour le transformer en instrument docile de ses volontés. Mais tandis que chez les « primitifs » du type de Balaam et peut-être de Michée ben Jimla [2] l'impulsion divine semble faire soudain irruption dans les zones subconscientes de l'âme du charismatique et le contraindre à des gestes et à des paroles dont il ne saisit pas lui-même toute la portée, plus tard, à mesure que se développent la conscience, le sentiment de la personnalité et l'activité réfléchie, la prophétie se dégage peu à peu de ces formes inférieures pour s'élever avec les grands voyants de la période classique à un degré supérieur de spiritualité. On ne saurait trop admirer cette pédagogie divine qui a parlé à chaque époque le langage qu'elle était capable de comprendre. Tant que l'humanité a cru reconnaître dans les étranges transports des nabis des manifestations de l'Esprit divin,

2. Nombres, XXIV, 3, 4, 15, 16; I Rois, XXII, 15 ss.

Dieu n'a pas craint de se compromettre en se servant d'eux pour se frayer une voie jusqu'au cœur de l'homme. Puis, quand les coups répétés des châtiments et des épreuves ont eu suffisamment purifié l'âme d'Israël et que des siècles de civilisation ont eu affiné ses facultés conscientes, à mesure que le déroulement de l'histoire posait à la conscience religieuse d'Israël des problèmes nouveaux, les grands problèmes de la vie, du mal, de la destinée, et que s'ouvrait pour les âmes la phase nouvelle de la « *fides quaerens intellectum* », Il a glissé doucement sa lumière révélatrice à travers les spéculations théologiques des derniers prophètes et les réflexions des sages, pour apparaître à la fine pointe de leur esprit, comme le Maître de la nature et le Maître de l'histoire[3].

Dans ce double aspect du développement de la prophétie en tant qu'institution théocratique et organe de la révélation, l'intervention de Jérémie représente une phase décisive. Si la prophétie avait été indissolublement liée à l'existence d'Israël en tant qu'unité politique, elle aurait perdu sa raison d'être avec la catastrophe qui anéantit l'État juif et aurait dû disparaître avec lui. Mais Jérémie n'a pas pu se résigner à croire à cette faillite de Dieu et, en réfléchissant sur les rapports personnels qu'il avait avec lui du fait de sa vocation prophétique, il en a le premier tiré les conséquences, et, le premier encore parmi les prophètes, il a eu le mérite de comprendre que la religion se développerait désormais en dehors du cadre national et sans avoir besoin de son appui et que l'alliance ancienne avec la nation israélite n'était qu'un stade prépara-

3. Qu'on veuille bien relire, à la lumière de ces observations, le livre de Job et Isaïe, XL-LXVI.

toire à une « alliance nouvelle » plus intime et plus spirituelle, conclue désormais avec chaque âme individuelle et « écrite sur les tables de chair de notre cœur ». Et ce qui le situe encore dans l'histoire des formes de la prophétie, c'est qu'il ne ressemble tout à fait ni aux nabis des anciens âges, ni aux prophètes théologiens du type d'Ezéchiel et de l'auteur de la deuxième partie du Livre d'Isaïe. Sans doute, comme ses devanciers et ses successeurs — moins fréquemment cependant —, il a expérimenté lui aussi les visions et les auditions et autres manifestations extérieures de Dieu et il lui est arrivé aussi de s'attarder à la méditation des phénomènes de la nature et des leçons de l'histoire; il n'en demeure pas moins que ses meilleures lumières sur Dieu, sur sa nature, sur son amour et sur ses desseins de miséricorde, lui sont venues de son expérience personnelle d'homme que sa vocation prophétique a éclairé sur le lien intime que Jahvé veut établir avec chacune des âmes humaines et sur les conditions de cette « alliance ». Si le Dieu de Jérémie est si émouvant, c'est qu'il est non point le Dieu abstrait, froid et lointain des philosophes et des savants, mais le « Dieu sensible au cœur ». On voudra bien excuser la longueur de ces remarques préliminaires quand on se rendra compte qu'elles sont le fil conducteur dans cet essai de retracer l'évolution de la vie intérieure du prophète.

La vie intérieure de Jérémie! Mais après ce que nous avons dit de l'extrême discrétion des prophètes sur leur sentiments religieux personnels, toute tentative d'en pénétrer le secret n'est-elle pas une gageure?... Nous

ne le pensons pas. Car justement ce qui le distingue de ses pareils, c'est qu'il nous a laissé dans ses écrits toute une série de confidences, « de confessions » palpitantes de vie et de sincérité douloureuses, qui nous permettent de suivre de très près jusqu'à son dénouement, son poignant drame intérieur. D'ailleurs, même quand il s'agit des autres grands voyants, leur objectivité n'est point tellement exclusive, qu'elle ne nous laisse deviner quelque chose de leurs réactions intimes sous la puissante main de Dieu. Il n'est pas possible que ces hommes de chair et d'os tourmentés de passions violentes soient restés impassibles en face de redoutables missions qui les obligeaient à refouler au fond de leur cœur leurs sentiments naturels d'amour pour leur peuple et pour leur pays, et leurs espérances de conversion et salut, pour les transformer en messagers inexorables de la colère de Dieu. Malgré sa froideur aristocratique, le très impersonnel Isaïe lui-même n'a pu se défendre d'avouer que Jahvé le saisit et lui fit une sorte de violence, afin de le contraindre pour un temps à « lier son témoignage », à se retirer de son activité publique, pour renfermer son enseignement dans le cercle de ses disciples et à le « sceller dans leur cœur[4] ». Et ce n'est point non plus de gaieté de cœur qu'Ézéchiel se livra à sa formidable mission réprobatrice. Quand l'Esprit l'enleva pour le transporter au milieu des captifs de Tel-Abib, sur le Chobar, il partit, nous confie-t-il, « l'amertume et le courroux dans l'âme, parce que la main de Jahvé le saisissait fortement ». Arrivé au terme de son voyage, il demeura sept jours récalcitrant et muet de stupeur, si bien qu'il fallut une nouvelle intervention de Dieu pour ve-

4. Isaïe, VIII, 11, 16.

nir à bout de ses résistances[5]. Et plus tard, quand Dieu lui donna l'ordre de manger une nourriture préparée d'une façon répugnante, une vague de dégoût souleva sa conscience de prêtre éprise de pureté légale[6]. Un autre phénomène psychologique, récemment étudié par M. Abraham Heschel[7], nous ouvre encore une perspective sur les éléments humains de la prophétie. En contraste avec le « *Movens immobile* » d'Aristote, le Dieu des prophètes est un Dieu « *pathétique* ». Tout comme un être humain, il est agité de passions véhémentes : amour, colère, indignation, repentir, pitié... Ce qui caractérise le prophète, c'est qu'il sympathise pleinement avec ces sentiments divins dont il se fait l'interprète auprès du peuple. Mais il est à remarquer que ce sentiment divin change de tonalité et de nuances en chacun des prophètes. Dans Amos, la note dominante de ce mouvement émotionnel est celle de la réprobation et du dégoût. Dans Isaïe, la réaction de Jahvé en face de l'incurable aveuglement de son peuple et de ses incessantes rechutes est celle d'une immense déception et d'une insurmontable lassitude. On sait avec quelle profondeur d'émotion Osée a exprimé l'amour de Jahvé, l'amour outragé qui punit et se venge, l'amour malgré tout qui pardonne et qui sauve. C'est chez lui et chez Jérémie qu'on trouve la plus inépuisable richesse de tons. Or, quand on sait que l'inspiration prophétique ne change point la nature des instruments conscients et libres dont elle fait ses organes, n'est-il point permis de soupçonner que c'est dans la diversité des tempéraments qu'elle traverse, que l'émotion divine a pris ces différences d'ac-

5. Ézéchiel, III, 14-16.
6. Ézéchiel, IV, 9-15.
7. *Die Prophetie*, Krakow, 1936.

cent et de teintes? C'est dire qu'à travers les sentiments divins exprimés par le prophète, il n'est pas impossible de deviner quelque chose des passions dominantes de son messager. Ne serait-ce point par ses déceptions conjugales, et par sa propre attitude d'âme envers le peuple apostat et malgré tout passionnément aimé, qu'Osée a appris à mieux pénétrer l'infinie miséricorde de Dieu envers Israël son épouse infidèle?...

Le drame intérieur de Jérémie

Mais quand il s'agit de Jérémie, nous avons plus et mieux que ces confidences isolées chez les autres et ces indications voilées où nos conjectures prennent leur point d'appui. Après ces rares et fugitifs mouvements de résistance dont ils nous ont fait l'aveu, il semble bien qu'Isaïe et Ézéchiel n'aient pas eu autrement de peine à identifier leurs sentiments et leur cause avec la cause et les sentiments de Dieu. On sait avec quelle froideur et quelle dureté Ézéchiel se désolidarise d'avec ceux qu'il appelle « *une maison de rebelles* ». Lorsque Jahvé manifeste sa déception devant l'universelle carence d'hommes de caractère, si bien qu'il ne sait à qui confier son message, le premier mouvement d'Isaïe est celui de l'offrande joyeuse et impavide à la mission pourtant formidable qui lui est confiée : « Me voici! envoyez-moi. » Telle n'est point la trempe de Jérémie![8] Son premier mouvement, en face de l'appel divin, est celui de l'épouvante et du recul.

Ah ! Seigneur Jahvé, je ne sais point parler... je ne suis [qu'un enfant !

8. Qu'il nous soit permis une fois encore de renvoyer nos lecteurs aux pages de la *Revue Biblique* (octobre 1935, pp. 526 ss.) où,

Dans ce cri spontané de son cœur éclate la disproportion entre sa faiblesse d'homme et l'âpreté de sa vocation surnaturelle d'athlète de Dieu. Dès lors commence cette lutte incessante entre ses sentiments d'homme timide, fait pour les humbles joies de la vie domestique, et son inexorable mission réprobatrice, qui sera le déchirement de toute sa vie.

Mais les choix de Dieu sont sans repentance. Il est inutile de regimber sous l'aiguillon. Sans s'irriter de sa résistance, sans non plus rien retirer de son appel, d'une manière suave et forte, Dieu l'assure de son assistance :

> Ne dis pas : « Je suis un enfant,
> Car tu iras vers tous ceux à qui je t'envoie
> et tu diras tout ce que je t'ordonne.
> Sois sans crainte devant eux,
> Car je suis avec toi, pour te délivrer[9]. »

« Je suis avec toi ! » Telle est l'inébranlable assurance qui le pénètre jusqu'à la moelle, et triomphe à tout jamais de son humaine pusillanimité ! *Virtus in infirmitate !* Ainsi commence cette série d'émouvantes conversations intimes avec son Dieu, dans lesquelles se renouvellera l'infrangible courage du prophète devant l'adversité et les contradictions. « Je suis avec toi ! » Tombant dans une nature aussi finement réceptive, cette ineffable assurance ne pouvait manquer d'y éveiller des résonances profondes. Elle est au point de

d'après les scènes de vocation, nous avons essayé de mettre en relief le contraste de ces deux tempéraments.

9. Jér., 1, 7. Pour les textes cités, nous adoptons généralement la traduction du P. Condamin, sauf à y introduire quelques modifications là où la corruption du texte ouvre le champ aux conjectures.

départ de cette inébranlable conviction de Jérémie, qu'à travers les grands cataclysmes qui vont anéantir l'État judéen, Dieu saura reconnaître les siens et que la religion chassée des institutions politiques trouvera un refuge assuré, dans les âmes immédiatement unies à Dieu !

Convaincu du caractère surnaturel de sa mission et fort de l'assurance du secours divin, Jérémie part délivrer son message. Quoiqu'il ait été averti de l'opposition qu'il va rencontrer, il n'en est pas moins déconcerté, au premier choc, par la forme inattendue de l'hostilité de ses auditeurs. Par le ridicule et la calomnie ses adversaires l'atteignent à son point le plus sensible. Dans ses heures de solitude et de prière, il exhale sa plainte devant Dieu :

> A longueur de journées, je suis un objet de risée,
> Tous se moquent de moi ! [10]

Il est assailli par les coups de langue les plus venimeux [11] et par les malédictions les plus haineuses [12]. Son cœur trop sensible n'est pas encore assez aguerri pour accepter sans découragement et sans trouble, de se voir privé d'affection et isolé des joies de la vie :

> Je ne me suis point assis dans le cercle des railleurs
> pour m'égayer...
> Sous ta main, je me suis assis solitaire ! [13]

De jour en jour sa situation s'aggave; ses proches mêmes s'éloignent de lui et ses propres compatriotes

10. Jér., xx, 7, 8.
11. Jér., xviii, 18.
12. Jér., xv, 10.
13. Jér., xv, 17.

d'Anathot ourdissent un complot pour l'assassiner[14]. Dans sa candeur native, il ne peut soupçonner chez les autres une telle méchanceté et il faut que Dieu l'avertisse de se tenir sur ses gardes[15]. A Jérusalem, où il va se décider à aller exercer son ministère, dans l'espoir de trouver plus de crédit auprès des hautes classes dans la persuasion qu'elles connaissent mieux que « les petits » la loi de Jahvé, une nouvelle déception l'attend. Ici, encore plus qu'en province, sévissent jusque dans les milieux prophétiques et sacerdotaux l'idolâtrie, l'adultère, les vices dégradants, le mensonge et la fausseté qui altèrent toutes les relations sociales. Ici, plus encore que les gens d'Anathot, les citadins regimbent contre ses objurgations importunes. L'hostilité qu'il y rencontre n'est pas moins violente que dans son village natal, mais elle emploie des méthodes plus subtiles et plus sournoises pour se débarrasser de lui.

Venez, disent-ils, tramons ensemble
un complot contre lui !
Car jamais la doctrine ne manquera au prêtre,
ni au sage le conseil,
ni la parole au prophète.
Venez, tuons-le à coups de langue
et prenons-le au piège par ses propres discours[16].
Oui, j'ai entendu les propos haineux de la foule...
« Dénoncez ! allons ! dénonçons-le !
Vous qui étiez jadis ses amis intimes,
épiez ses faux pas :
Peut-être se laissera-t-il prendre et nous fournira-t-il [le moyen
de tirer vengeance de lui[17]. »

14. Jér., XI, 18.
15. Jér., XI, 18.
16. Jér., XVIII, 18.
17. Jér., XX, 10.

Pour cet homme si épris de sincérité et de bonne foi, ces trahisons de l'amitié furent un des plus cruels supplices de son cœur. Comme il n'est pas encore assez détaché de lui-même pour les accepter sans trouble, il sent monter du fond ténébreux de son être un irrépressible jet d'amertume et de rancœur qui se traduit en des désirs passionnés de vengeance et de terribles malédictions contre ses ennemis. Dans la double et inébranlable conviction de l'infinie justice de Jahvé et de sa propre innocence, il ne s'explique pas les lenteurs du jugement divin :

... Jahvé des armées, qui juges selon la justice,
qui sondes les reins et le cœur,
Puissé-je voir ta vengeance contre eux,
car c'est à toi que j'ai remis ma cause[18].

Toi, Jahvé, tu me connais, tu me vois,
tu sondes mes sentiments à ton égard.
Traîne-les comme des moutons à la boucherie,
marque-les pour le jour du carnage ![19]

Jahvé, souviens-toi de moi, prends soin de moi,
venge-moi de mes persécuteurs,
ne retiens pas ta colère.
Pense que pour toi je supporte l'outrage
des contempteurs de tes paroles[20].

Que mes persécuteurs soient confondus et pas moi,
qu'ils soient consternés et non moi.
Amène contre eux le jour du malheur,
écrase-les, écrase-les deux fois ![21]

18. Jér., XI, 20.
19. Jér., XII, 3.
20. Jér., XV, 15.
21. Jér., XVII, 18.

Toi, Jahvé, tu connais
tous leurs desseins pernicieux contre moi;
Ne leur pardonne point leur crime,
Que leur péché devant toi ne soit point effacé !
Qu'ils soient renversés devant toi;
Au jour de ton courroux agis contre eux [22].

Jahvé est avec moi comme un héros puissant,
aussi mes persécuteurs tomberont au lieu de triom-
Ils seront confus d'avoir échoué, [pher.
ce sera une honte éternelle, inoubliable ! [23]

Mais à peine la tempête de ressentiment et de haine est-elle apaisée, qu'il est épouvanté lui-même de ce violent accès d'amertume qui lui a échappé, et il se prend à douter de la rectitude morale de son attitude. Se mettant lui-même devant le tribunal de Jahvé « qui sonde les reins et le cœur et qui rend à chacun selon ses voies, selon le fruit de ses œuvres [24] », il se demande avec inquiétude « s'il n'a pas dépassé l'invisible ligne de démarction entre le zèle pour la manifestation de la justice divine et un égoïste désir de vengeance personnelle [25]. Timidement, comme n'étant pas bien sûr de sa conscience, il tente de se justifier; il appelle Dieu à témoin qu'il n'a pas dépassé les limites de son message : « qu'il n'a point été pressé d'amener le malheur, et qu'il n'a pas souhaité le jour de la catastrophe [26]. Ne s'est-il pas, au contraire, présenté devant lui pour lui parler en leur faveur, pour détourner loin d'eux sa colère ? [27] Ne l'a-t-il pas servi pour le bien de

22. Jér., XVIII, 23.
23. Jér., XX, 11.
24. Jér., XVII, 9.
25. Skinner, *op. laud.*, p. 213.
26. Jér., XVII, 16.
27. Jér., XVIII, 20.

ses ennemis? N'a-t-il pas intercédé auprès de lui au temps du malheur et de l'angoisse?[28] Et n'arrivant pas malgré tout à faire taire complètement ses remords, il s'afflige de cet insondable fond de perversité dont il a cru trouver trace jusqu'en son propre cœur, et il laisse tomber de ses lèvres cet aveu mélancolique :

> Le cœur est plus insondable que tout
> et plein de malice mortelle !
> Qui peut le connaître à fond ?...[29]

Nul peut-être, parmi les hommes de l'Ancien Testament, n'a eu un sentiment aussi aigu de sa propre responsabilité. Et sans doute il avait conscience de son ardent désir d'intégrité et de sincérité; mais, d'autre part, son sens moral était trop profond et trop affiné pour ne pas trembler devant les possibilités de mal cachées dans les inscrutables profondeurs de l'humaine nature. Et puisque Dieu était entré en contact personnel avec lui, qu'il l'avait appelé à son service et à son amitié, n'était-ce pas un signe qu'il attendait de lui quelque chose de plus que des âmes moins favorisées et qu'il l'invitait à faire d'abord en lui-même ce travail « d'essayeur », séparant en son propre cœur l'or pur de toutes les scories?... C'est en réfléchissant sur sa vocation de prophète qu'il a ouvert en son âme la veine mystique qui en est, en quelque sorte, l'envers lumineux. Aux heures calmes de sa vie, ce sentiment de communion avec Dieu a été pour lui une source de profonde joie spirituelle[30]. La certitude que Dieu lui avait parlé et « que son nom avait été nommé sur lui »

28. Jér., xv, 11.
29. Jér., xvii, 9.
30. Jér., xv, 16.

l'a soutenu dans les âpres luttes de sa vie. Il y a trouvé dans ses épreuves une saveur austère à la pensée que « c'était pour Lui qu'il portait l'outrage », et que c'était à cause de sa parole « qu'il était, tout le long du jour, un objet de reproche et de dérision [31] ».

Mais combien plus nombreuses les heures où il a senti peser sur ses faibles épaules le fardeau trop lourd de sa mission redoutable ! Quelle tristesse a été la sienne en voyant ce peuple sourd à ses appels « abandonner la source des eaux vives, pour se creuser des citernes crevassées qui ne tiennent pas l'eau ! » Bien plus encore que de sa propre détresse, il s'est affligé de la faillite et du rejet de son message prophétique. A mesure que les années s'écoulent, l'abîme se creuse de plus en plus entre lui et ce peuple auquel il tient par toutes les fibres les plus intimes de son être, et qu'il voudrait tant amener à la conversion pour le soustraire aux châtiments imminents! Ses oracles de colère créent autour de lui comme une zone de feu et le relèguent dans un isolement tragique et insupportable à son cœur avide d'affection. En vain sa prière redouble-t-elle d'intensité suppliante; le réseau de haine enserre de plus en plus ses mailles autour de lui. C'est un scandale pour sa foi en la justice de Dieu de se voir, lui, l'innocent perpétuellement persécuté et invengé en face d'ennemis impies qui prospèrent. Timidement, il implore de Jahvé la solution de cette cruelle énigme :

> Tu es trop juste, ô Jahvé,
> pour que je dispute contre toi;
> pourtant je veux plaider avec toi.
> Pourquoi la voie des méchants est-elle prospère,
> pourquoi tous les impies vivent-ils en paix ?

31. Jér., xx, 8.

Tu les plantes et ils prennent racine,
ils grandissent et portent du fruit !... [32]

D'autres fois, c'est une sommation véhémente qu'il lui adresse d'avoir à venger sa propre cause :

Abandonne donc leurs fils à la famine,
livre-les au tranchant du glaive !
Que leurs femmes perdent maris et enfants,
que les hommes meurent de la peste,
que les jeunes, dans les combats, soient tués par le [glaive !
Qu'on entende des cris sortir de leurs demeures
lorsque tu lanceras contre eux
les pillards tout à coup ! [33]

Devant l'inutilité de son œuvre, devant les inexplicables retards de l'intervention vengeresse de Dieu, s'élève alors en son cœur la tentation du découragement, et du doute :

Pourquoi ma douleur est-elle sans fin
et ma blessure envenimée,
rebelle à tout remède ?
Serais-tu donc pour moi comme un ruisseau trompeur
une eau sur laquelle on ne peut compter ?... [34]

A quoi bon continuer d'être vainement un homme de contestation et de lutte ! Oh ! la dure vocation que de n'ouvrir la bouche que pour proclamer violence et ruine ! [35] », d'être voué « à verser la colère sur l'enfant dans la rue et sur le cercle des jeunes gens [36], quand

32. Jér., XII, 1-2.
33. Jér., XVIII, 21-22.
34. Jér., XV, 18.
35. Jér., XX, 8.
36. Jér., VI, 11.

toutes ces menaces n'ont d'autre résultat que d'amasser autour de lui des trésors de haine féroce!... Où est donc la promesse de l'assistance divine?...

Tu m'as séduit, Jahvé, et je me suis laissé séduire,
tu étais le plus fort et tu as triomphé!
Je suis la risée de tous les jours,
la fable de tout le monde![37]

Mais cette fois, c'est bien fini. Sa décision est irrévocablement prise :

Je me suis dit : Je n'y penserai plus,
en son nom je ne parlerai plus![38]

Ah! le pauvre homme qui pense pouvoir se soustraire si facilement à l'impérieuse volonté divine! A peine a-t-il pris cette décision qu'il croit libératrice, que « c'est dans son sein comme un feu dévorant enfermé dans ses os, qu'il s'épuise à contenir et qu'il ne peut porter[39] ». Et le voilà de nouveau jeté malgré lui au milieu des vagues!

Oh! comme il lui en coûte d'être enfermé comme en un cercle de fer et isolé des joies les plus légitimes de la vie! Il voudrait tant pouvoir se réjouir avec ceux qui sont heureux, et pleurer avec ceux qui pleurent. Impitoyablement, Jahvé lui interdit cette douceur et tout acte de solidarité avec cette génération vouée à la ruine.

N'entre pas dans une maison en deuil,
ne va pas les pleurer, les plaindre.
Car je retire ma paix
de ce peuple, déclare Jahvé,
et ma faveur et ma miséricorde.

37. Jér., xx, 7.
38. Jér., xx, 9.
39. Jér., xx, 9.

N'entre pas dans une maison où l'on fait un festin
pour t'asseoir avec eux,
pour manger et pour boire;
Car, ainsi parle Jahvé des armées,
le Dieu d'Israël :

Je vais faire cesser en ce lieu-ci,
en vos jours et sous vos yeux,
les chants de joie et les chants d'allégresse
le chant de l'époux et le chant de l'épouse ![40]

Le chant de l'époux et le chant de l'épouse! Jérémie en a trop souvent parlé, et avec quelle ferveur! pour n'avoir pas quelquefois rêvé de la joie des fiançailles et du mariage. Et une fois encore, Jahvé inexorable lui ferme toute issue vers le bonheur d'ici-bas et vers l'amour!...

Ne prends point de femme
et n'aie point de fils et de filles
en ce lieu-ci;
Car ainsi parle Jahvé
sur les fils et sur les filles
qui naîtront en ce lieu-ci;
Et sur les mères qui les enfanteront
et sur les pères qui les engendreront
en ce pays-ci :
D'une mort cruelle ils mourront.
sans lamentation et sans sépulture
ils resteront sur le sol comme du fumier.
Ils seront détruits par le glaive et par la famine
et leurs cadavres seront la pâture
des oiseaux du ciel et des bêtes de la terre !... [41]

Alors décidément, il n'en peut plus! Et séparé de tout comme un lépreux, se traînant sans doute d'un pas lassé, comme plus tard Job, sur quelque monceau

40. Jér., XVI, 5, 8-9.
41. Jér., XVI, 1-4.

de cendres et d'immondices, il s'effondre dans un accès de désespérance infinie et maudit cette vie qui lui est si cruelle :

Quel malheur, ma mère, que tu m'aies enfanté
pour lutter et disputer avec tout le monde !...[42]
Maudit soit le jour où je suis né !
que le jour où ma mère m'a enfanté
ne soit point béni !
Maudit soit l'homme qui porta la nouvelle à mon père :
« Il vient de te naître un enfant mâle »
et le combla ainsi de joie !

Qu'il arrive à cet homme comme aux villes
que Jahvé ruina sans se repentir;
Qu'il entende le matin des cris d'alarme,
et à midi le tumulte de la guerre !

Lui qui ne m'a pas fait mourir au sein maternel;
ma mère eût été mon tombeau
et son sein m'eût toujours gardé.
Pourquoi donc suis-je sorti du sein maternel :
pour voir la douleur et la peine
pour passer mes jours dans la honte ?... [43]

Cette fois, le Dieu aux entrailles de père ne se contient plus devant cet océan de détresse. Devant ce pauvre être désemparé, brutalement coupé de toute participation aux joies du monde, sa miséricorde se penche, et sa lumière l'inonde :

Si tu te rends,

lui dit-il,

je te rendrai
ta place devant moi;
Si tu sépares le précieux du vil
tu seras comme ma bouche;

42. Jér., xv, 10.
43. Jér., xx, 14-18.

Ce sont eux qui se tourneront vers toi,
et non toi qui te tourneras vers eux.
Et je t'établirai pour ce peuple
comme un solide mur d'airain :
S'ils luttent contre toi, ils ne pourront te vaincre
car je suis avec toi, pour te sauver
et te délivrer, dit Jahvé.
Je te délivrerai de la main des méchants
et je t'affranchirai du bras des puissants.

Avec cette réponse divine à ses angoisses et à son désespoir, nous atteignons un point crucial dans la vie du prophète. La disproportion de plus en plus profondément sentie entre ses aspirations personnelles d'homme pacifique, timide et affectif, et sa dure vocation, a déterminé dans son être un interminable drame intérieur, au cours duquel la force d'âme à lui imprimée par sa consécration première a fini par s'épuiser. Il est au paroxysme de la crise, il est saisi au bord d'un abîme par le vertige du désespoir. C'est au moment où il va peut-être renoncer et trahir que la main de Dieu le retient au bord du précipice « *Je suis avec toi pour te délivrer!* » Au fond de son cœur retentit la même consolante assurance qui jadis triompha de ses craintes et affermit sa volonté chancelante. Les dons de Dieu sont sans repentance. Sachant bien tout ce qu'il a fait et souffert pour sa Cause et tout ce qu'il peut encore attendre de lui, Il le renouvelle dans l'esprit de sa vocation et la lui confirme. « Je t'établirai pour ce peuple comme un solide mur d'airain! »... Sa nuit obscure débouche sur une nouvelle aurore. Dans les ténèbres de sa tempête intérieure jaillit un éclair divin qui lui permet de lire dans sa conscience la leçon de la dure discipline providentielle qui le torture. S'il veut être vainqueur des forces hostiles de ce monde, il doit d'abord triompher de lui-même. Et cette victoire sur lui-

même est ni plus ni moins une capitulation totale de sa volonté récalcitrante devant la souveraine volonté de Dieu. Il faut qu'il « se rende ». Poursuivant en lui-même ce métier d'essayeur « qu'il a mission d'exercer auprès des autres, il doit séparer dans les mobiles de son activité ce qui est noble de ce qui est vil ». Il doit expulser de son cœur, cette impatience de voir Dieu intervenir, ces violents désirs de vengeance contre ses ennemis. A cette condition seulement, par ce renouvellement et cette purification du cœur, il retrouvera sa place devant Lui, serviteur fidèle et témoin inconfusible de sa parole : « il sera comme sa bouche! »

Que la leçon ait porté coup, nous n'en voulons pour preuve que son attitude toute de noblesse et de résignation héroïque en face de ses persécuteurs. Car si Dieu lui donne l'assurance de son secours, il ne lui promet pas que la lutte va cesser. La longue crise intérieure qui vient de se dénouer n'est point le Calvaire de Jérémie, mais plutôt son Gethsémani. Le messager d'en haut ne fait que recharger son âme d'énergies nouvelles en vue de l'étape suprême sur la voie douloureuse. A partir de ce moment, quoique les épreuves redoublent de violence et que les puissants de ce monde s'acharnent plus que jamais sur lui, nous ne recueillons plus sur les lèvres de Jérémie ni plaintes ni cris de vengeance personnelle. C'est que l'action divine, suave et forte, l'a tiré à tout jamais de la zone obscure et tourmentée des passions humaines, pour le placer dans son inaltérable paix, que la rage de ses ennemis ne parviendra plus à troubler.

Jérusalem.

Fr. M.-L. Dumeste, O. P.

La conversion d'Alessandro Manzoni

« Ma fille, remercie Dieu qui eut pitié de moi... ce Dieu qui s'est révélé à saint Paul sur la route de Damas. »

C'était le soir, on n'avait pas encore allumé les lampes, Vittoria Giorgini-Manzoni s'était enhardie et avait demandé à son père comment, dans les années lointaines de sa jeunesse, il était devenu croyant. La réponse si discrète du grand homme arrêta ses questions.

Plus tard, Stefano Stampa, le fils de sa seconde femme, profitant d'un instant de tête à tête pour s'enquérir à son tour des causes de sa conversion, Manzoni, après un moment de silence, lui dit simplement : « Ce fut par la grâce de Dieu, mon cher, la grâce de Dieu », et il reprit sa lecture.

Nous n'avons pas d'autres confidences sur cet événement qui transforma sa pensée et sa vie. Le psychologue est déçu par l'absence de « documents », mais le chrétien, un peu lassé des conversions tapageuses, des récits ou confessions d'hommes de lettres, remercie Dieu dans son cœur d'avoir accordé tant de discrétion à un homme de génie. Et n'est-ce pas le plus grand sujet d'édification que cette absence de complaisance en soi qui, dès l'abord et pour toujours, donna à Manzoni l'essentielle attitude chrétienne? Il ne se borna pas à éviter de son vivant tout récit de sa conversion, mais il ne laissa ni *Confession*, ni *Journal*, ni papiers intimes à la curiosité avide de la postérité.

Essayons de comprendre, avec un grand respect, à travers les faits connus et les indications transposées de ses œuvres, ce que fut son retour à Dieu.

*
* *

Élevé dans des collèges religieux où il fut mis en 1791 à l'âge de six ans, tandis que son père, âgé, sévère et grognon, demeurait seul à Milan, puis à Lecco, et que sa mère, fille du grand Beccaria, jeune, brillante, remarquable à tous égards, s'en allait vivre à Paris avec Carlo Imbonati, le jeune Alessandro passa neuf ans de sa vie en qualité de pensionnaire et sortit des collèges des Barnabites ayant perdu la foi. L'influence d'un camarade très brillant, Giovanbattista Pagani, avait été grande sur lui et s'exerça encore pendant les années suivantes alors que Manzoni habitait avec son père à Milan. En 1800, Alessandro avait écrit un poème en *terza rima* : *Le triomphe de la liberté*, où il exprimait à la fois son amour pour l'indépendance et son mépris pour ceux qu'il appelait les ministres corrompus de l'Évangile.

Avec une joie sans borne, il se préparait, en 1805, à rejoindre à Paris sa mère qu'il adorait, quand mourut Carlo Imbonati. Au désespoir de Giulia Beccaria, il unit son chagrin vif et sincère pour la perte de cet homme auquel il avait voué une vénération que n'avait pas su lui inspirer son propre père. « Je ne vis que pour ma Giulia », écrivait-il à Monti, quelques mois plus tard, de Paris, « et pour adorer et imiter l'homme dont tu avais coutume de me dire qu'il était la vertu même » (31 août 1805). Il composa alors son poème *Pour la mort de Carlo Imbonati*, qui fut sa première œuvre imprimée. Son intention était d'exalter la mémoire d'un homme qu'il aimait et dont il n'avait reçu que des conseils de droiture et de vertu, de partager

ainsi le chagrin de sa mère, et sans doute aussi de s'élever avec une certaine impertinence contre ceux qui avaient critiqué le ménage irrégulier de Giulia Beccaria[1].

Deux ans plus tard, son père mourait à son tour. « Un motif bien douloureux m'a appelé à Milan : le désir de voir mon père qui était gravement malade, désir que je n'ai pas pu satisfaire puisque je ne l'ai pas trouvé vivant », écrivait-il à Pagani le 24 mars 1807. Le 30, dans une lettre à Fauriel, écrite à Turin, où il habitait chez la sœur d'Imbonati, il parlait sans émotion de la mort de son père et ajoutait seulement : « Paix et honneur à sa cendre[2] ». Ce ton de froide dignité contraste avec l'ardeur qui anime ses propos lorsqu'il parle de Carlo Imbonati. A l'occasion de la mort de Cabanis, l'année suivante, il décrivait à Fauriel l'affliction de sa mère, aux yeux de qui personne ne ressemblait à Imbonati autant que Cabanis. « Ce rapprochement l'a remplie d'idées et de souvenirs déchirants, et vraiment c'était en voyant cet homme rare que je me faisais une idée de cette fleur de bonté, de douceur et d'amour qui distinguait Charles, que je n'ai pas même pu assurer une fois de vive voix de la profonde vénération et de l'amour que j'avais pour lui » (4 juin 1808). La mort n'avait pas réussi à combler le fossé

1. Il aurait voulu que le livre portât comme nom d'auteur : Alessandro Manzoni Beccaria. Peut-être désirait-il se montrer ainsi plus proche de sa mère, mais sans doute aussi voulait-il se parer d'une gloire qui lui était apparue très grande lors d'une rencontre qu'il relate dans la lettre où il demande la modification du nom d'auteur : « Hier, j'ai eu l'honneur de dîner avec un grand homme, un poète sublime, un lyrique transcendant, avec Le Brun. » Le poète sublime lui ayant offert un livre, avait écrit : A M. Beccaria, disant : « Je veux que mon nom choque avec celui de Beccaria ! » (Lettre à Pagani, 12 mars 1806.) Bientôt après, il signait ses lettres seulement Manzoni B., puis, en 1809, le B disparut.

2. Les lettres à Fauriel sont écrites en français.

qui, dans l'affection du jeune Manzoni, séparait ces deux hommes, le mari et l'ami de sa mère.

Aussi bien y aurait-il un certain pharisaïsme à le lui reprocher. Quelqu'un pour qui la sainteté du mariage est lettre morte, pour qui le point de vue religieux n'existe pas et chez qui l'indépendance d'esprit veut loyalement s'affirmer en face d'un conformisme *bourgeois bien-pensant* qui l'a souvent exaspéré, n'est-il pas en droit de condamner une union, dont il est né sans doute, mais qui se détruit par la mésentente et l'hostilité, et de louer, d'admirer une union scellée par un amour mutuel fait d'oubli de soi dans la recherche du bonheur de l'autre, d'harmonie, de confiance, de dignité de vie?

Ce jugement, motivé par la profonde affection que le jeune Manzoni nourrissait pour sa mère, était renforcé par son attachement à ce milieu des idéologues qu'elle fréquentait à Paris, où elle l'avait introduit, où il était devenu l'ami de Claude Fauriel, vouant une admiration passionnée à cet homme qui eut un grand ascendant sur beaucoup d'esprits, et qui est presque oublié aujourd'hui. C'est à la Maisonnette, à Meulan, où Fauriel vivait une grande partie de l'année avec la veuve de Condorcet, Sophie Grouchy, l'Uranie de Baggesen, qu'ils aimaient surtout à se rencontrer. L'exemple d'une vie indépendante, où l'on cultivait à la fois la raison et les sentiments nobles, plaisait à Alessandro. Il vivait sans foi et sans inquiétude.

On a cru voir dans certaines lettres de cette époque des traces d'un déisme persistant. Parlant d'un ami malade, Arese, il rappelle que celui-ci dans sa dernière lettre disait : « Giulia, Alessandro, nous nous reverrons certainement. Un jour, supérieurs à l'orgueil humain, heureux et purs, nous parlerons en souriant de nos faiblesses passées », et il ajoute : « Oh! oui, nous nous reverrons. Si cette espérance n'adoucissait le désir des bons et l'horreur de la présence des pervers, que

serait la vie? « (lettre à Calderari, 30 octobre 1806). Deux semaines plus tard, il se désolait que les amis d'Arese n'eussent pas accès auprès de lui et « qu'au contraire, il dût avoir devant les yeux l'horrible figure du prêtre » (lettre à Pagani, 14 septembre 1806). Il faut voir dans ces lignes une émotion humaine devant un ami qui meurt, beaucoup plus qu'une profession de foi déiste, accompagnée d'anticléricalisme. Croyons-en plutôt ses propres affirmations, plusieurs fois il a parlé de cette période d'incrédulité totale. Après sa conversion, il se désigna lui-même comme « celui qui non seulement oublia Dieu, mais eut le malheur et la hardiesse de le nier » (lettre à Degola, sans date, probablement mars ou avril 1812). Il a nié, il a chassé Dieu.

*
* *

Mais Dieu devait revenir à lui par l'intermédiaire d'une jeune protestante, Henriette Blondel, qui devint sa femme. Ce mariage fut le grand événement de la vie de Manzoni. Et, sans vouloir s'arrêter longuement à l'examen de possibilités qui ne se sont pas réalisées, on peut se demander avec M. Francesco Ruffini[3], ce qu'il en serait advenu de la vie intérieure de Manzoni s'il avait épousé la fille de Destutt de Tracy, comme il en fut question un moment. Aussi bien n'a-t-il pas épousé celle-ci, mais Henriette.

De famille suisse, elle vivait à Milan avec ses parents, elle avait seize ans et, par ses qualités, elle avait séduit la mère autant que le fils. Trois points déterminaient l'enthousiasme de Manzoni qui se confiait ainsi à Fauriel : « Les sentiments de famille l'occupent tout entière (et je vous dis à l'oreille que c'est peut-être la

3. F. Ruffini, *La vita religiosa di Alessandro Manzoni*, Bari, Laterza, 1931, v. I, p. 165.

seule ici). Il y a pour moi un autre avantage qui en est réellement un dans ce pays, au moins pour moi, c'est qu'elle n'est pas noble, et vous savez par cœur le poème de Parini. Elle est de plus protestante, enfin c'est un trésor » (lettre sans date, probablement d'octobre 1807).

Les sentiments de famille : grand sujet d'admiration pour l'ami des idéologues qui n'avait donc aucune prévention contre la famille, au contraire, son admiration pour le couple Giulia Beccaria-Carlo Imbonati étant provoquée non par leur rupture avec la discipline catholique, mais bien par l'entente et le dévouement mutuels qui, à ses yeux, étaient le propre d'une vraie famille.

Elle n'est pas noble. A la suite de Parini, il prenait parti pour le plus humble qui est le plus humain. C'est une tendance à laquelle il restera toujours attaché et qui devait lui faire trouver un attrait de plus dans l'Évangile des pauvres.

Enfin elle était protestante : autant dire qu'elle n'était pas catholique, quelle joie ! « c'est un trésor ! »

Le mariage eut lieu le 6 février 1808, béni par un pasteur protestant. « Les prêtres ne veulent pas bénir mon mariage à cause de la différence de religion, et cela donnera encore matière à tant de propos que nous supporterons jusqu'à ce qu'ils aient commencé à nous ennuyer. Enfin ne vous étonnez pas si nous retournons à Paris avec vous » (lettre à Fauriel, 27 janvier 1808).

Peu après en effet, ils étaient à Paris tous les trois, Manzoni, sa femme et sa mère, très tendrement unis. Il y a quelque chose de si intime et de si discret dans les échanges, actions et réactions entre ces trois âmes dont aucune n'avait de confident plus intime que les deux autres, que le risque est fatal, à vouloir exprimer tout cela en mots, de durcir les contours, raidir les attitudes, marquer par succession dans le temps ce qui en fait était souples rapports, communions si-

lencieuses, influences réciproques presque simultanées. Il faut nous y résigner, sans toutefois prendre le schème trop nettement tracé pour la réalité psychologique plus souple, nuancée, riche parfois d'apparentes contradictions [4].

Henriette Blondel, sincèrement croyante et pieuse, et qui loyalement vivait de cette foi vive, posait, en entrant dans la famille Manzoni, un problème troublant aux esprits honnêtes d'Alessandro et de Giulia : le sérieux de la jeune femme qu'ils aimaient et estimaient leur montrait une autre image du christianisme que celle qu'ils avaient dénoncée chez « les ministres corrompus de l'évangile ». Sans doute faisait-elle ainsi renaître chez eux certaines images lointaines et oubliées de leur éducation catholique, les rattachait-elle à une tradition qui tout au fond d'eux-mêmes n'était pas morte.

Ce complexe de sentiments et de pensées devint plus aigu et prit figure de drame avec la naissance de la petite Giulia-Claudia, le 23 décembre 1808. Tous trois, penchés sur cette petite vie qui apportait un accroissement de tendresse dans la famille, l'aimaient avec le meilleur d'eux-mêmes, et pensaient avec joie à la conduire au baptême. Ce baptême intéressait au plus haut point Henriette; après la bénédiction nuptiale de rite protestant, et d'après une coutume qui, dans les mariages mixtes, veut que les filles soient élevées dans la religion de la mère, tandis que les fils suivent la religion du père, elle avait tout lieu d'espérer que sa fille serait considérée comme protestante. Mais

4. On peut juger également vraies — on le verra plus tard — et l'assertion de Zanella que Henriette Blondel « après son mariage se fit catholique, ce qui induisit Manzoni à méditer sur les fondements de la religion », et celle de Louise Collet à laquelle Manzoni avait dit que, « née protestante d'une famille genevoise, elle se fit catholique, pour qu'aucune dissemblance de doctrine ne *les* séparât ».

Manzoni, devenu père, se sentit plus vivement attaché à la tradition catholique[5] que la foi de sa femme avait réveillée chez lui, sans qu'il fût question de croyance positive. Il était appuyé, semble-t-il, par Giulia Manzoni qui, grand'mère et marraine, ne pouvait guère accepter un baptême protestant; son éloignement du catholicisme, dû moins à des questions d'idées qu'à sa vie avec Carlo Imbonati en marge de la discipline catholique était certainement moins radical que celui d'Alessandro. Le parrain, Claude Fauriel, voyait là surtout un nouveau lien d'affection avec cette famille qui lui était chère et l'occasion d'une petite fête amicale qui eut lieu à la Maisonnette, après le baptême, donné dans l'église de Meulan, seulement le 23 août 1806. Ce retard était dû à la fois au peu d'empressement de Manzoni pour qui cette cérémonie n'avait aucune urgence religieuse, mais seulement une importance traditionnelle, à la résistance d'Henriette et aux nécessités de se mettre d'accord[6].

Dans l'allégresse générale, Henriette Manzoni dut cacher la douleur du sacrifice qu'elle faisait par amour pour son mari, et que devait rappeler, l'année suivante, l'abbé Dégola : « Ce chagrin qui vous déchira l'âme, ce jour qu'on présenta pour le baptême à un pasteur catholique l'enfant que vous avez. »

Il était logique que Manzoni cherchât ensuite à faire bénir son mariage par un prêtre catholique. Y fut-il engagé par ceux qui avaient baptisé Giulia et qui lui présentèrent comme facile à réaliser ce qui avait sou-

5. Ceci a été très bien vu par Piero Fossi dans *La conversione di Alessandro Manzoni*, Bari, Laterza, 1933.

6. Je ne crois pas que ce fût pour réserver la cérémonie au clergé janséniste de Meulan, comme le dit Francesco Ruffini. Je laisse de côté la question si controversée du jansénisme de Manzoni, persuadée que si celui-ci a connu et apprécié des jansénistes, si des jansénistes ont été mêlés à sa conversion, ce n'est pourtant pas au jansénisme qu'il s'est converti.

levé tant de difficultés à Milan? Le fait est que, deux mois plus tard, il envoyait une supplique au Vatican, et, le 15 février 1810, l'autorisation de Rome étant arrivée, le mariage catholique fut célébré par l'abbé Costaz, curé de la Madeleine, dans la chapelle privée du comte Marescalchi, « ministre des relations extérieures du Royaume d'Italie ».

Ce n'était pas encore, de la part de Manzoni, un acte d'adhésion au dogme catholique, et l'on a tout lieu de croire que s'il se présenta à la confession selon l'obligation qui en est faite il ne fit pas de confession sacramentelle. Mais, pour un esprit sérieux comme le sien, ce mariage ne pouvait être une simple formalité. Il était tourmenté, d'autant plus que le groupe de catholiques, qu'il connut dans l'entourage de Marescalchi, exerçaient par leur austérité (ils étaient de tendances jansénistes) une forte attirance à la fois sur Manzoni, dont la morale était austère, et sur Henriette, dont le calvinisme ne l'était pas moins.

Sollicitée peut-être par ses amis catholiques, mais surtout par son esprit et son cœur — cet esprit mûr et sérieux qui ne s'engageait pas à la légère; ce cœur si tendrement et solidement attaché à son mari — Henriette désira étudier la doctrine du catholicisme dont elle venait d'accepter les rites pour le baptême de sa fille et son propre mariage.

En retour, l'attachement fait de tendresse et d'admiration qu'Alessandro et Giulia éprouvaient pour elle, les incita à participer, eux aussi, à ces recherches, à cet approfondissement de ce qui était leur religion. Voici pourquoi le 9 avril 1810 l'abbé Eustache Dégola commença des cours de catéchisme destinés à Henriette et suivis en réalité par les trois Manzoni. Dégola prolongeait ses cours par de longues conversations avec Alessandro.

Cette préparation aboutit, le 22 mai, à l'abjuration d'Henriette, en l'église Saint-Séverin. L'abbé Dégola

prononça, pour sa néophyte, une exhortation qui révèle les angoisses et les obstacles intérieurs et extérieurs qu'elle avait dû surmonter, ainsi que les aides qu'elle avait reçues, tout particulièrement celle qui est considérée comme inattendue, de Manzoni et de sa mère. L'acte d'abjuration signé par les nombreuses personnes présentes à la cérémonie, porte la signature de Manzoni tout à côté de celle de sa femme. Tout porte à croire qu'à ce moment il est lui-même converti.

En effet, sans qu'on en puisse préciser la date, c'est dans ces derniers mois de son séjour à Paris qu'il faut placer un événement de valeur tout intime, le plus décisif pour sa conversion. Un jour, il était entré à l'église Saint-Roch, avait prié avec angoisse demandant à Dieu de lui répondre : « O Dieu, si tu existes, révèle toi à moi! » et il s'était relevé fermement croyant. Cet épisode, dont les circonstances et la date restent incertaines, est indiscutable pour le fait. On ne peut mettre en doute ni le témoignage de Zanella ni celui de Norsa, publié du vivant de Manzoni, dans un opuscule approuvé par celui-ci[7].

Beaucoup de critiques, sans preuves suffisantes, fixent ce fait au 2 avril 1810[8], et pensent que c'est lui qui a

7. Cf. Francesco Ruffini, *op. cit.*, vol. I, p. 429.

8. Il ne peut être question de reclasser ici des témoignages dont la critique n'a pas été suffisamment méthodique. On s'est plu à rapprocher, à fondre en un seul, deux événements, cette suprême invocation adressée à Dieu en l'église Saint-Roch et l'angoisse éprouvée le jour du mariage de Napoléon avec Marie-Louise, dans la foule où les jeunes époux se trouvèrent en danger, angoisse qui provoqua chez Manzoni les premières manifestations d'une longue maladie nerveuse.

Ces « maux de nerfs », comme il les appelait, Manzoni en avait été guéri après son retour en Italie (été 1810), mais il fut repris en 1816 par son mal qui, avec des moments de plus ou moins grande intensité, ne devait plus le quitter. Dans une lettre datée de Milan, 25 mars 1816, il explique longuement à Fauriel les effets de cette maladie. Ce sont des inquiétudes, des angoisses, il craint les défaillances, si bien que les grandes promenades qui seraient un

déterminé Manzoni à assister aux cours de religion faits à sa femme, et peut-être même les a provoqués.

Il est peu probable qu'un esprit comme le sien n'ait pas connu d'abord une période de recherches intellectuelles, or si ses recherches avaient précédé la venue de Dégola il y aurait associé sa femme; il semble plutôt que son tourment ait été contemporain des leçons de catéchisme, et de ses conversations avec l'abbé Dégola. Mais ce travail intellectuel, indispensable pour un esprit soucieux de logique et d'honnêteté, est impropre à provoquer la foi, adhésion spirituelle à un don divin. L'intelligence n'y suffit pas. Il y a un moment (d'autant plus urgent que la construction intellectuelle est plus solide) où la volonté doit céder aux sollicitations de l'amour. A Saint-Roch, Manzoni connut la minute décisive, où un contact direct s'établit entre l'âme et Dieu, dans une adhésion intime, moins intellectuelle que volontaire, qui n'est provoquée ni par un raisonnement logique ni par un état sentimental, mais par la touche de la grâce et la réponse à la grâce.

Sans doute est-ce une illumination sur le Christ ressuscité qui le vainquit finalement, si dès ce moment,

remède lui sont impossibles. Il sait bien qu'il y a en tout cela une part d'imagination, mais comment vaincre l'ennemi ? Et, avec cet humour tranquille qui annonce celui des *Fiancés*, il parle des conseils qu'il reçoit, bienveillants, incompréhensifs et contradictoires, comme il est normal en un cas semblable. Les gens, en vous disant : « Ne pensez pas à votre mal », vous le rappellent. « Soyez gais » veut dire : « Vous êtes triste. »

De ce mal dont furent témoins ses proches et ses amis, il est dit : « Manzoni avait l'impression d'être au bord d'un abîme et, pour calmer l'impression qu'il éprouvait d'y être précipité, on avait soin, quand il était à table, de mettre à côté de lui une chaise sur laquelle il appuyait la main » (lettre du chanoine Dunoyer à Francesco Ruffini). Témoignage qui rappelle infailliblement le cas de Pascal : « Ce grand esprit croyait toujours voir un abîme à son côté gauche, et y faisait mettre un chaise pour se rassurer » (lettres de l'abbé Boileau, Paris, 1737). Cf. Francesco Ruffini, *op. cit.*, vol. I, p. 334.

comme il l'a dit à Zanella, il conçut l'idée de son hymne sur la *Résurrection* :

> Celui qui se confie dans le Seigneur,
> Avec le Seigneur ressuscitera,

s'écrie-t-il à la fin de l'hymne. N'est-ce pas l'expression de ces deux moments intimement liés : abandon confiant de l'esprit précédemment refermé sur soi, ouverture à la grâce envahissante, illuminante, qui produit une impression de résurrection? Le besoin d'exprimer lyriquement son intime reddition à Dieu par le chant de cette grande fête de l'Église, chant où abondent les images liturgiques, induit à penser que Manzoni entra à Saint-Roch au début du temps pascal et fut saisi de voir « une allégresse semblable chez tant de gens différents[9] ». Pâques cette année-là était le 22 avril. Ainsi se confirme l'hypothèse que le moment culminant de la conversion se place entre le 9 avril et le 22 mai.

Nous venons de citer une phrase des *Fiancés;* il est impossible, en effet, que Manzoni ne se soit pas souvenu des éléments essentiels de sa conversion, lorsque apparaît, dans son roman, le personnage qu'il appelle l'Innominato. Chercher dans le récit des *Fiancés* une confession de son propre cas serait une lourde erreur. L'artiste, chez lui, autant que le chrétien humble et discret, répugne à l'autobiographie. Néanmoins, l'expérience d'une si grande miséricorde divine ne pouvait être absente de cet épisode qui éclaire pour nous sa propre conversion et révèle comment il l'a rétrospectivement comprise.

Un sentiment profond de la Communion des Saints, de l'importance des pensées et actions des uns dans la vie des autres, de la réversibilité des mérites, revêt, dans le roman, une double expression. D'abord c'est la présence de Lucia, porteuse de grâce, dans la vie de

9. *Les Fiancés*, ch. XXI, *in fine*.

l'Innominato. Il est troublé avant même de l'avoir vue, lorsqu'il regarde s'avancer au loin la voiture dans laquelle il l'a fait enlever à la prière de don Rodrigo. La souffrance, l'angoisse indicible de la jeune fille étaient nécessaires à la conversion de cet homme sans qu'elle le sût. Créature fragile et douce, mais ferme dans sa foi et dans sa loyauté morale, toute humble, aimante et priante, elle rappelle qu'une créature semblable à elle avait été nécessaire auprès de Manzoni.

Et puis c'est la foule que l'Innominato, après sa nuit d'insomnie, voit de loin se rendre, joyeuse, à l'appel des cloches. Cette foule dont parle le cardinal Frédéric Borromée, après que l'Innominato s'est écrié : « Dieu! Dieu! si je le voyais, si je le sentais, où est-il ce Dieu? » « Peut-être que Dieu, qui a opéré en vous le prodige de sa miséricorde, répand en eux une joie dont ils ne savent pas encore la cause. Cette foule est peut-être unie à vous sans le savoir; peut-être l'Esprit-Saint met-il dans son cœur une ardeur indistincte de charité, une prière pour vous qu'il exauce, une action de grâces dont vous êtes l'objet encore inconnu [10]. » Foule dans l'allégresse des fêtes pascales à Saint-Roch, qui prie, sans le savoir, pour le jeune Manzoni implorant : « O Dieu si tu existes révèle-toi à moi », foule qui rend grâces, sans le savoir, quand il se relève croyant.

En second lieu, une vive lumière est projetée sur le réveil de souvenirs lointains d'une enfance religieuse, soit chez l'Innominato qui essaie de prier et retrouve les mots qu'on lui avait appris à réciter quand il était enfant et qui, « restés là si longtemps repliés ensemble, venaient l'un après l'autre comme en se déroulant », soit chez sa vieille servante qui entend Lucia dire « Au nom de la Vierge Marie... »

Enfin, la nécessité de l'humble abandon de soi-même à Dieu est sentie de façon aiguë et bouleversante par

10. Ch. XXIII.

l'Innominato. C'est la dernière et la plus difficile démarche qui apparaît comme une diminution, une mutilation de l'homme en ce qui lui semble essentiel, mais qui, acceptée, brise son orgueil et le rend perméable à Dieu.

C'est l'expérience même de Manzoni à Saint-Roch. L'étape décisive est ainsi franchie, et il prend tout à fait à cœur la conversion de sa femme, qui n'est pas sans causer de graves difficultés avec les Blondel. La mère d'Henriette ayant été informée de son abjuration est entrée dans une grande colère (lettre du 29 mai); Alessandro demande à l'abbé Giudici, de Milan, d'intervenir auprès de la famille Blondel qui l'estime, et d'appuyer « les tendres, les sincères et humbles supplications qu'elle (Henriette) adresse à son père, envers lequel elle n'est coupable en rien, n'ayant pas fait autre chose que de disposer librement de sa propre conscience ; de prouver aux parents que cet acte est très innocent et légitime (qu'il soit excellent on ne peut pas le leur dire)... » (lettre du 29 juin).

Les Manzoni rentrent en Italie; le soin de leur direction spirituelle a été confié par Dégola au chanoine Luigi Tosi, de Milan, qui devait les préparer à recevoir les sacrements. La confirmation d'Henriette a lieu le 11 septembre. Alessandro s'est confessé peu auparavant, ils communient ensemble le 15 septembre.

La conversion de Manzoni ne laisse place à aucune inquiétude intellectuelle, à aucun retour en arrière. Sa foi reste parfaitement ferme. Son désir de perfection aussi, mais il s'accompagne du sentiment de sa faiblesse et d'une incontentabilité toute chrétienne. « Il est religieux et catholique jusqu'au fond de l'âme », avait écrit de lui Lamennais; cet éloge le laisse confondu et épouvanté, car il est vrai, dit-il, que l'évidence de la religion catholique remplit et domine mon intelligence, « mais il s'en faut de beaucoup, hélas! qu'elle anime mes sentiments et gouverne ma

vie comme elle soumet ma raison ». Sa loyauté s'émeut, il ne veut pas passer pour un saint (lettre à la comtesse Diodata Saluzzo, 1828.)

*
* *

Ce que fut la vie intérieure de Manzoni, encore une fois, rien de direct ne permet de le reconstituer : sa modestie, sa discrétion n'ont pas laissé de documents.

Il est possible toutefois de relever chez lui un grand attachement à la vie de l'Église dans la liturgie, au retour des mystères du Christ dont il a exprimé la puissance et la beauté dans ses *Hymnes sacrés*.

Çà et là, on devine aussi un culte marial, discret comme tout le reste de sa vie religieuse, mais fort et délicat. Dès 1813 il écrit un hymne : *Le nom de Marie*, à travers lequel passe une tendresse fervente. En 1834, le 10 avril, à l'occasion de la Première Communion de sa fille Vittoria, il lui écrit ceci : « En cette sainte occasion, éprouve une plus vive gratitude, une plus tendre affection pour cette Vierge dans le sein de laquelle notre Juge s'est fait notre Rédempteur, notre Dieu s'est fait notre Frère; propose-toi — et prie-la à cette intention — de l'avoir toujours comme protectrice et maîtresse de ta vie. » Plus tard, répondant à un Israélite qui désirait se faire catholique, il l'exhortait à demander à Dieu la force de se convertir « par l'intercession puissante de cette sainte, bénie, glorieuse, miséricordieuse fille de David, qui récemment nous a donné un signe si manifeste et si consolant[11] ».

Le caractère le plus marqué de son attitude intérieure est l'humilité. Le chanoine Tosi écrivait à La-

11. Lettre du 7 septembre 1842. Sans doute faut-il voir dans ces derniers mots une allusion à la conversion de Ratisbonne, à Rome, le 20 janvier 1842. Cf. Francesco Ruffini, *op cit.*, vol. I, p. 176.

mennais : « Vous trouverez en lui, outre un talent certainement peu ordinaire, des qualités de cœur très rares, et surtout une simplicité, une humilité, une charité très hautes » (27 septembre 1819). Cette humilité, si rare chez les intellectuels, fortement attachés à leur propre jugement sur les êtres et les choses, si rare chez les écrivains, désireux de dominer leur public, est une marque originale de Manzoni. Le mouvement d'humilité qui, à Saint-Roch, l'a ployé devant Dieu, seul en face de l'unique nécessaire, en un mouvement d'abandon et de renoncement à son sens propre jusque-là résistant, l'a définitivement marqué. Les indices que nous en avons, tout extérieurs qu'ils soient, sont révélateurs. S'il a manifesté une prédilection marquée pour ceux qu'on appelle *les humbles* en même temps que pour les mouvements d'humilité chez *les grands*, ce n'est pas par hasard.

L'intelligence, il ne veut pas la déprécier, et dans son ouvrage sur la *Morale catholique*, il cherche à convaincre, non par l'éloquence et le sentiment, mais bien par le raisonnement. Pourtant, aux premières lignes du livre, après s'être présenté comme « faible, mais sincère apologiste d'une morale dont la fin est l'amour », il se déclare « persuadé que dans la bonté d'un sot il y a quelque chose de plus noble et de plus excellent que dans la pénétration d'esprit d'un grand penseur ».

Il surveille en lui les réactions possibles de vanité d'auteur, il les signale — et ainsi les détruit — avec son humour paisible et fin. « J'ai écrit, dit-il à Fauriel, deux autres *Inni* avec l'intention d'en faire une suite, le premier de ceux-ci (qui ne sont que manuscrits) a eu tout le succès que je pouvais désirer, le second n'a pas été si approuvé, ce qui m'a fait croire que tous ceux qui en ont jugé avaient perdu le sens commun, eux qui avaient tant de pénétration quand ils ont trouvé les autres bons » (lettre du 9 février 1814).

Humblement il avait accepté la direction du cha-

noine Tosi. Il eut, il est vrai, à défendre son indépendance d'artiste contre une mainmise assez brutale de Tosi, qui aurait voulu que son pénitent utilisât ses dons uniquement dans des ouvrages d'apologétique, mais en tout ce qui concerne sa vie religieuse, il resta fils spirituel soumis.

Autant que son humilité, sa parfaite loyauté a écarté de lui toute possibilité de pharisaïsme. Après sa conversion qui lui donne de la vie et de la morale une conception nouvelle, comment va-t-il considérer les amis dont il a partagé précédemment les idées, et particulièrement le couple Fauriel-Condorcet? Sa tendresse reste inchangée. On peut l'imaginer priant pour ses amis avec le désintéressement de l'affection vraie, mais sans penser jamais à s'attribuer un rôle de convertisseur (son propre cas l'ayant éclairé sur la part des hommes et la part de Dieu dans un tel événement). Il découvre à Fauriel, en toute sincérité, l'état de son âme, de ses pensées, avec une discrétion qui rend la confidence plus précieuse. Le 21 septembre 1810, de Brusuglio il écrit : « ... quant à moi, je suivrai toujours la douce habitude de vous entretenir de ce qui m'intéresse au risque de vous ennuyer; je vous dirai donc qu'avant tout je me suis occupé de l'objet le plus important en suivant les idées religieuses que Dieu m'a envoyées à Paris, et qu'à mesure que j'ai avancé, mon cœur a toujours été plus content et mon esprit plus satisfait. Vous me permettez bien, cher Fauriel, d'espérer que vous vous en occuperez aussi; il est bien vrai que je crains pour vous cette terrible parole, *Abscondisti haec a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis ;* mais non, je ne les crains point, car la bonté et l'humilité de votre cœur n'est pas inférieure ni à votre esprit ni à vos lumières. Pardon du prêche que le *parvulus* prend la liberté de vous faire. Après cela je suis dans les projets d'agriculture jusqu'au cou... » On ne sait pas quelle fut la réponse de Fauriel, mais la

discrétion l'emportant, on ne retrouve, dans les lettres de Manzoni à son ami, qu'un rappel de ses sentiments religieux. C'est après la mort de Mme de Condorcet; il invite son ami à venir à Milan, il y trouvera un réconfort, « dans une situation qui est bien sentie par tous ceux d'entre nous, qui sont en état de sentir plus ou moins ce qu'il y a de sérieux, de noble, hélas! et de fort dans les affections humaines. Je ne vous dirai qu'un mot sur ce sujet, et dans tous les sentiments qui accompagnent nos regrets je choisirai celui dont l'expression est en même temps la plus profonde et la plus calme, celui qui s'étend au-delà des relations de cette pauvre existence : nous prions et nos enfants prient avec nous » (lettre du 10 décembre 1822).

Son attitude envers les incroyants, il l'explique avec une parfaite netteté dans une lettre à son beau-frère Enrico Blondel qui, en 1823, reprit avec lui des relations qu'il avait rompues à la conversion de sa sœur. « Croyez que tout catholique qui se croirait dispensé d'aimer quelques-uns de ses frères sous le prétexte qu'ils ne sont pas de l'Église irait contre les préceptes de Dieu et l'enseignement perpétuel de cette Église même. Mais vous êtes trop juste pour ne pas reconnaître que le désir qu'ils ont au fond du cœur que tous les hommes viennent à cette Église est en même temps l'effet et la preuve de l'amour qu'ils ont pour eux; car comment peut-on aimer véritablement son prochain sans lui souhaiter ce que l'on veut, ce que l'on trouve bon pour soi-même? Ont-ils pour cela le droit d'aller sermonner en particulier ceux qui ne pensent pas comme eux? Vous savez que personne n'est plus loin que moi d'attribuer ce droit à quelqu'un. Mais ne pas nourrir ce désir serait de l'indifférence pour ses frères, le désavouer serait une lâche hypocrisie.

Je fais des vœux avec vous pour que tous les hommes n'aient qu'un cœur en Jésus-Christ et qu'ils ne prennent pas de sa religion, qui est une religion d'a-

mour, des motifs ou des prétextes de haine » (lettre du 11 janvier 1823).

Une immense charité, mais pas de lutte. Même les « bons combats » lui sont suspects. « J'espère, dit-il au début de son livre sur la *Morale catholique*[12], l'avoir écrit avec des intentions droites et je la publie avec tranquillité, persuadé que l'homme peut avoir quelquefois le devoir de parler pour la vérité, mais jamais celui de la faire triompher. » C'est le même sentiment qui lui fait écrire ailleurs[13] que la plus belle gloire de l'Église consiste « à avoir beaucoup d'enfants plutôt qu'à vaincre beaucoup d'ennemis ». Une religion qui a pour fin l'amour ne peut que se diminuer en guerroyant.

Ainsi se manifeste chez Manzoni une conception chrétienne très pure. Il n'accepte pas pour le christianisme de compromission avec les activités humaines d'un autre ordre. Certes, la religion doit être au centre même de toute la vie du chrétien, mais rester pure des asservissements dont la faiblesse et la malice humaine la menacent. L'apologiste, qui se sent un combattant, vise au succès, et trouble, même inconsciemment, de ses ambitions personnelles, la vérité qu'il prétend faire triompher. De même le politique qui dit servir la reli-

12. Manzoni ne se sentait pas une vocation d'apologiste et avait écrit cet ouvrage de très mauvais gré, sur les instances de son directeur. Tosi aimait à rappeler que, pour l'obliger à écrire ce pensum, il l'enfermait dans son cabinet de travail (cf. Ruffini, *op. cit.*, I, p. 266). Après avoir longtemps refusé de donner la deuxième partie annoncée, Manzoni dut, entre 1850 et 1855, par suite de nécessités éditoriales, reprendre l'ouvrage qui devait figurer dans la *Raccolta di Opere varie* et y ajouter des appendices. Il disait plaisamment à sa fille qu'il n'avait pas eu le courage encore de terminer un de ces appendices qui devait figurer dans le septième fascicule de ses « corbellerie varie » (cf. Ruffini, *op. cit.*, II, p. 233).

13. Lettre à Edmond de Cazalès qui lui avait demandé sa collaboration à la *Revue Européenne*; Manzoni se récusait, tout en adressant ses compliments à tous les collaborateurs (29 février 1832). Cf. Ruffini, *op. cit.*, II, pp. 103 sq.

gion ne fait guère que se servir d'elle et, en tout cas, limite singulièrement sa qualité de *catholique*. « Les deux mots Religion nationale, mots prononcés par quelques-uns avec respect, avec admiration, avec envie, expriment le dernier degré d'extravagance et d'abjection auquel peut arriver la raison humaine [14]. » Dans un tableau du catholicisme en France que, de Paris, Manzoni brosse pour le chanoine Tosi, on lit ceci : « Malgré les efforts de quelques bons catholiques éclairés pour séparer la religion des intérêts et des passions du siècle; malgré la disposition de beaucoup d'incrédules même à reconnaître cette séparation et à laisser la religion au moins en paix, semblent prévaloir les efforts d'autres qui veulent absolument la maintenir unie à des articles de foi politique, qu'ils ont eux-mêmes ajoutés au Symbole. Quand la foi se présente au peuple ainsi accompagnée, peut-on espérer qu'il prendra la peine de distinguer ce qui vient de Dieu de ce qui est imagination des hommes? » Cette lettre est du 1er décembre 1819; on ne dira pas que certains dangers n'ont pas été prévus à temps!

Humilité, loyauté, pureté de sa conception chrétienne, ces caractères de l'esprit religieux de Manzoni dépendent sans doute de certaines aptitudes naturelles, mais aussi de la qualité de sa conversion. Cette conversion, on a voulu la commémorer récemment à Paris, et, en l'église Saint-Roch, se trouve désormais gravé le souvenir du moment où ce grand génie retrouva la foi qui anima toute sa longue et belle vie.

Lucienne Portier.

14. *Op. ined. o rare*, v. II, p. 468.

TEXTES ANCIENS

Une prière à Notre-Dame pour le Pape

Quand Louis de Bavière (1314-1347) s'efforçait d'ébranler la foi des fidèles et de les détacher du Successeur de Pierre, Lambert Guerric de Huy, ermite de Saint-Augustin au couvent d'Avignon, écrivit en 1328 le « Livre de la défense de Jean XXII ». Il eut ensuite recours à la prière et adressa à Notre-Dame la supplication dont nous donnons la traduction faite sur le texte inédit conservé par le manuscrit latin 4370 de la Bibliothèque Nationale de Paris, fol. 15-17. Si les maux sous la pression desquels il écrit ne sont pas de nos jours sans actualité, la prière qu'il adresse à Notre-Dame n'est pas non plus sans trouver écho, en cette année de Jubilé Marial, chez tous les serviteurs dévoués de l'Église et de son Chef visible.

COMPLAINTE A LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE, MÈRE DE DIEU, LOUANT SES NEUF MEMBRES TRÈS DIGNES POUR QUE PAR SA PRIÈRE ET SES MÉRITES GLORIEUX ELLE VIENNE EN AIDE A SA FILLE L'ÉGLISE ET A SON SERVITEUR NOTRE SAINT-PÈRE LE PAPE JEAN, VICAIRE DE SON FILS.

O Marie, votre très profonde humilité, unie à votre virginité, a déterminé le Fils de Dieu à s'incarner, avec la coopération du Saint-Esprit, pour opérer notre rédemption dans une chair née de vous, ô Vierge!

Vous êtes la figure, le principe et le modèle de la foi chrétienne; sans vous, elle se fût complètement éteinte lors de la mort de votre Fils unique; vous l'avez alors conservée en vous seule, pour la distribuer ensuite aux Apôtres et à tous les fidèles.

Vous avez, seule en ce monde, vaincu toutes les erreurs; vous avez illuminé toutes les églises par votre vie glorieuse; enfin vous avez été exaltée en corps et en âme, comme on le croit avec piété, car il ne convenait pas qu'une chair unie à la divinité fût exposée à la corruption de la terre, puisque les corps eux-mêmes des autres saints et saintes sont relevés de terre et vénérés par l'Église.

Toutes les armées des Anges sont venues au devant de vous et ont loué l'admirable glorification de votre âme et de votre corps, quand vous avez été, Mère de Dieu, élevée par votre Fils lui-même jusqu'à la droite de Dieu, au-dessus des neuf chœurs des Anges.

Nous vous saluons donc, notre Reine à tous, notre vie, notre douceur, notre espérance, source pleine de grâce, jaillissant directement de Dieu, établie à jamais dans les cieux. Aux fleuves qui émanent de vous boivent à volonté tous les saints dans le ciel; à vos ruisseaux se réconfortent les élus sur la terre, et les impies eux-mêmes reçoivent de votre rosée.

Enfants d'Ève, nous crions vers vous du fond de notre exil; nous soupirons vers vous gémissant et pleurant dans cette vallée de larmes. Imitez le vrai Soleil, dont vous êtes la mère pleine de tendresse : plus son soleil matériel est éloigné de la terre et situé dans un cercle élevé, ainsi que nous le voyons en été, plus il lui fait répandre de rayons clairs et chauds pour rendre plus abondants les fruits de la terre.

De même, ô vous notre Avocate, Mère de l'Église, tournez vers votre Fille vos yeux pleins de miséricorde et de splendeur! Éloignez d'elle les ténèbres, afin qu'illuminée de la splendeur de la vraie foi et animée de

l'ardeur d'une charité sincère elle croisse et porte en abondance le fruit des bonnes œuvres.

Ne permettez pas, Dame très puissante par qui nous est venue la lumière, que l'ombre des hommes de ce monde s'interpose entre vous et votre Fille l'Église, ni que celle-ci subisse une éclipse si brève soit-elle. Épargnez-lui cela par votre intercession.

Priez le Père, ordonnez à votre Fils, offrez-lui vos yeux très limpides par lesquels il vous a été donné de voir la clarté de l'Ange, laquelle désignait la fin de nos ténèbres et l'aurore de la vraie lumière. De ces yeux, vous avez regardé et contemplé comme dans un chaste miroir toute la vie de votre Fils, et vous avez reçu de cette vie une empreinte véritable, et non fictive comme celle des miroirs de verre.

Offrez à votre Fils vos oreilles très attentives par lesquelles vous avez entendu la salutation de l'Ange, annonce de votre première joie et de notre salut; par lesquelles aussi vous avez entendu dévotement les paroles de votre Fils, Notre-Seigneur, les conservant et méditant dans le trésor de votre cœur.

Offrez-lui votre nez plein de parfum, par lequel vous avez pressenti l'odeur des Anges et l'approche de notre salut; vous étiez dans votre cellule, à l'heure où Gabriel vous fut envoyé, car jamais vous ne flâniez dans les rues; vous lisiez cet oracle prophétique : « Voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils »; dans votre charitable prière, vous demandiez ce fils pour une autre que vous, et vous l'avez reçu en vous, Vierge très humble, préparée à ce don de Dieu par vos mérites et vos vertus.

Offrez à votre Fils votre bouche d'où coule le miel, cette bouche de laquelle, humblement, vous avez répondu à l'Ange : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole », concevant alors de façon très pure le Seigneur notre Dieu; cette bouche de laquelle vous avez donné à sa bouche très douce le baiser de la réconciliation entre Dieu et les hommes.

Offrez-lui vos épaules très puissantes, où vous avez si souvent porté celui qui soutient toutes choses.

Offrez-lui vos candides mamelles qui, pleines d'une rosée céleste, l'ont allaité, ô Vierge!

Offrez-lui vos bras très beaux dans lesquels vous l'avez doucement embrassé, avec un amour inestimable et plus que maternel, puisque vous aviez en vous seule réuni l'amour des deux parents et que vous saviez qu'il était à la fois votre Créateur, votre doux Fils et le Rédempteur du monde.

Offrez-lui vos entrailles très chastes, dans lesquelles vous avez porté pendant neuf mois celui qui gouverne les neuf chœurs des Anges.

Offrez-lui vos pieds fermes et stables par lesquels, d'un mouvement très pur, vous avez conduit celui qui vous conduisait vers tout ce qui était nécessaire, permis et honnête.

Mère très pure, notre Dame, présentez à votre Fils très pur vos neuf membres très puissants et dignes de toute louange, ainsi que le dévouement cordial que vous avez offert comme la dîme de ces mêmes membres à notre Dieu, devenu pour nous votre enfant.

Priez-le, nous vous en supplions, pour tout le peuple, intervenez pour le clergé et pour les religieuses; intercédez sans cesse afin que le Fils de Dieu et votre Fils tourne avec bienveillance les yeux de sa miséricorde vers son Église affligée de si grandes désolations.

Que des oreilles de sa bonté, il écoute avec clémence les prières qu'elle lui adresse en ses besoins. Que mettant fin à toutes les erreurs, il l'emplisse de l'odeur de ses saintes vertus. Qu'il l'étreigne comme son épouse dans un baiser de paix.

Que sur ses épaules, il la porte avec suavité vers la terre promise de la paix et de la concorde.

Que des bras de sa puissance, il résiste énergiquement à ses ennemis et qu'il embrasse son Église avec le même amour qu'il embrassa pour nous la sainte Croix ; qu'il soutienne, comme il convient au Dieu

puissant, son Vicaire sur la terre, notre Seigneur le Pape Jean, votre dévot serviteur, et le Siège Apostolique avec les prélats, prêtres et ministres, qui lui sont soumis; qu'il le défende sans cesse contre tous les ravisseurs.

Qu'il lui présente les mamelles de sa consolation; que par elles il délivre ses fils de leurs gémissements, qu'il les nourrisse du lait de la vraie doctrine, écartant d'eux les opinions fausses et hérétiques et les sectes des impies.

Qu'il les fasse rentrer dans le giron de son Église, dans le sein d'Abraham, père de toutes les nations, c'est-à-dire de notre Seigneur le Pape; que les impies abandonnent leurs voies et les hommes iniques leurs pensées, qu'ils se convertissent par une véritable pénitence et par l'amendement de leurs crimes; que si leurs cœurs s'endurcissaient — ce qu'à Dieu ne plaise — et qu'ils ne voulussent pas assurer leur salut, détruisez-les de la terre des vivants afin que sans crainte, délivrés de leurs ennemis, vos serviteurs vous servent comme ils le doivent.

Que votre Fils, ô Vierge, à la manière d'un époux qui ne cache rien à son épouse, découvre ses pieds, c'est-à-dire les désirs de sa volonté, au Chef de son Église, son Vicaire, et à tous ses membres, afin qu'ils sachent, qu'ils veuillent et qu'ils puissent faire tout ce qui leur est utile et éviter tout ce qui leur est nuisible.

(*Traduit par* Dom Jean Leclercq, O. S. B., *Moine de Clervaux.*)

BILLET D'APOSTOLUS

Séminaires universitaires

A l'ombre de l'Université a grandi un séminaire : c'est un séminaire d'élite, qui a recueilli les jeunes gens d'espérance ou, comme on dit, les sujets *de plusieurs diocèses voisins. Ces apprentis du sacerdoce suivent en silence une double voie : ils se préparent au Grand Jour par la prière, et en même temps ils s'initient aux méthodes les plus techniques et les plus sûres dans le dessein d'approfondir la science sacrée. Les séminaires universitaires ont donné au clergé de France sa haute éducation intellectuelle. Ils en ont fait le clergé, je ne dis pas le plus instruit, mais le mieux adapté de l'univers à sa mission intellectuelle.*

Pour comprendre leur rôle providentiel, jetons un coup d'œil sur le passé.

Il convient de remonter au XVII^e^ siècle pour comprendre la nature de l'éducation ecclésiastique, car c'est à cette époque que, selon les instructions du Concile de Trente, les séminaires ont été constitués. Après les

guerres de religion, l'ignorance religieuse était bien grande chez les clercs et dans le pauvre peuple des campagnes. Il fallait parer au plus urgent : il fallait former de bons prêtres, capables de prêcher au peuple, de faire le catéchisme, d'administrer les sacrements. Il ne pouvait être question d'un corps professoral spécialisé, car on n'avait pas le temps de le constituer. Il fallait donc que n'importe qui pût enseigner n'importe quelle partie du programme : d'où l'absolue nécessité du cours dicté et stéréotypé. Nous voyons dans la vie de saint Vincent que la classe d'un séminaire diocésain consistait avant tout dans l'explication et la récitation d'un bon manuel. Les professeurs n'avaient ni les loisirs ni les capacités de préparer des classes vivantes, et il aurait pu être périlleux de leur laisser trop d'initiative en cette matière, soit parce qu'ils auraient risqué d'enseigner une théologie suspecte, soit parce qu'il ne convenait pas que les élèves remarquassent des différences de valeur entre leurs maîtres : en uniformisant tous les enseignements par l'obligation du manuel on assurait l'humble ressemblance de tous. Cette méthode pouvait donner une formation pratique, elle n'était pas adaptée à une formation intellectuelle, laquelle à cette époque n'était pas nécessaire.

Pourquoi? D'abord, parce que le public auquel s'adressaient les prêtres était généralement un public sans culture et même sans lettres. Ensuite, parce que, dans tous les pays chrétiens, les Universités étaient florissantes, que chaque Université comportait une faculté de théologie, spécialement destinée à la formation des clercs.

Lorsqu'au début du XIX^e^ siècle, M. Emery créa de nouveau des séminaires, il se trouva dans une situation extérieurement comparable à celle des fondateurs du XVII^e^ siècle. La Révolution avait ruiné l'enseignement religieux, comme avaient fait jadis les guerres de religion. Ce qui était urgent, c'était de former de bons et saints prêtres, dotés d'un bagage rudimentaire. Mais,

*il y avait entre la situation de la France au XVII^e^ siècle et celle du XIX^e^ siècle, une différence profonde. C'est que les Universités n'existaient plus. Elles avaient été ravagées par la tourmente. Elles étaient remplacées par une création d'État, l'*Université, *qui avait un caractère laïque.*

On ne pouvait confier à l'Université le soin de former des prêtres. Et le principal souci des évêques fut d'en détourner les aspirants au sacerdoce. Seulement, avant la fondation des Instituts Catholiques, les évêques n'avaient rien pour remplacer l'Université d'État. On vit donc s'opposer deux types d'esprit : suivant qu'ils avaient reçu l'enseignement de l'Université ou la discipline de l'Église.

La première donnait un nouveau genre d'éducation, qui contenait un mélange de bon et de mauvais. Le bon, c'était les connaissances plus solides, plus amples, plus précises en matière de faits *; c'était aussi des méthodes d'investigation et de critique. Le mauvais, c'était une philosophie de type positiviste, qui, amalgamant les résultats des sciences avec des principes erronés, avait pour effet de dresser contre la foi une barrière nouvelle et d'apparence insurmontable, car les sciences semblaient déposer contre la croyance.*

La jeunesse ecclésiastique avait reçu l'ancien genre d'éducation. Ce qui était ici regrettable, c'est que cet enseignement avait gardé l'esprit des anciens temps, de ces temps où les disciplines positives étaient encore mal connues et où l'enseignement était avant tout un enseignement abstrait et scolaire. Ce qui était parfait, c'est que cet enseignement, malgré ses imperfections accidentelles, respectait et la raison et la foi.

Mais ce fossé qui se creusait entre l'enseignement d'Église et l'enseignement d'État est demeuré un obs-

tacle pour l'évangélisation du monde moderne. Nous devons faire nos efforts pour le combler.

Le séminaire universitaire est un des moyens les plus efficaces. Et il paraît hautement souhaitable que l'élite de chaque séminaire diocésain puisse y achever sa formation. Sans doute les Évêques ont-ils de la peine à se priver de leurs meilleurs sujets, et ils éprouvent à les voir partir des sentiments pleins de mélange : ce sont des années perdues pour le ministère ; à tant faire, vaudrait-il mieux les envoyer au centre de la catholicité? Et qui sait? ces jeunes savants ne vont-ils pas se spécialiser dans les études et se détacher à jamais de leur diocèse d'origine?

En fait, ces sacrifices assurent l'avenir, ils élèvent l'idée de sacerdoce dans l'esprit public, car un prêtre savant jouira toujours, même en terre laïque, de la considération. Là, comme ailleurs, si on perd, c'est pour mieux trouver. Il faut toujours garder à l'esprit qu'aucune culture véritable n'est possible à un jeune esprit, s'il n'a pas à son entière disposition un minimum de trois ou quatre années d'études désintéressées où, déchargé de toute préoccupation d'examen à préparer ou à faire préparer, il peut s'initier sous la conduite d'un maître aux disciplines scientifiques. Plus nous aurons de prêtres formés aux méthodes universitaires, plus l'obstacle dont nous parlions tout à l'heure s'aplanira. Tout prêtre savant et pieux de plus, cela dans notre société représente plus qu'une église bâtie. Pourquoi ne trouverait-on pas pour cette tâche d'édification spirituelle l'argent qu'on trouve pour l'architecture?

APOSTOLUS.

Il y a cérémonies et cérémonies

Les mois de mai et de juin ont ramené dans toutes les paroisses de France les fêtes de Communion solennelle, auxquelles fréquemment, à Paris surtout, s'ajoute la Confirmation.

La Communion solennelle pose un problème depuis que, sous l'impulsion du pape Pie X, l'habitude s'est prise, et va se généralisant heureusement, d'admettre les enfants à la communion dès l'âge de raison (à partir de sept ans *environ*).

La Communion solennelle n'est plus une *première* communion. Pourtant l'usage s'est partout maintenu d'une cérémonie solennelle au terme des années de catéchisme, à l'entour de la onzième année.

Mais, nécessairement, le caractère n'en est plus le même; de nombreuses ordonnances épiscopales ont tâché de préciser quelle devrait être désormais la signification de cette fête; et plusieurs solutions ont été proposées, insistant en général surtout sur la « Profession de Foi » que les enfants feront à cette occasion (renouvellement des promesses du baptême). Il semble, en toute occurrence, important de bannir complètement du langage l'expression « *Première* Communion » qui est devenue fausse et qui contribue à entretenir des confusions fâcheuses dans l'esprit des enfants et de leurs familles. Aussi tel évêque interdit-il formellement dans son diocèse l'usage de cette locution [1].

Si l'on parle de « Communion solennelle », que l'on sache bien que la solennité n'ajoute rien à la valeur de la communion ! Que les enfants ne croient pas que la Communion solennelle, c'est *plus* que « la Communion privée » !

Il reste pourtant que la cérémonie solennelle conserve beaucoup d'intérêt à de multiples points de vue, psychologique, familial, catéchistique, etc...

1. Mgr Dubourg : Ordonnance du 7 octobre 1933.

Le problème est vaste et complexe. Les réflexions que nous voulons proposer ont un objet plus modeste. Prenant une situation de fait existant en beaucoup d'endroits, elles voudraient simplement tenir compte des enfants, de leurs possibilités physiques et psychologiques, des conditions favorables à la bonne qualité de leur prière.

Cette journée solennelle (Communion, rénovation de promesses, Confirmation peut-être, consécration à la Sainte Vierge, etc...), on veut évidemment qu'elle compte dans la vie des enfants. Et sans doute elle comptera parce qu'on aura mis de beaux habits, un brassard et un col empesé; une robe blanche et un voile de mousseline. L'extérieur agit sur l'intérieur ; tout cela est excellent. Elle compte aussi parce qu'il y aura une église somptueusement ornée et illuminée, avec beaucoup de chants et de musique, et la foule des grands jours. On est au centre de tout cela. On sent bien que ce jour n'est pas comme tous les autres; et l'on *sait* bien que c'est pour fêter les grâces reçues qu'il y a aujourd'hui si grande festivité. L'on n'a que dix ou onze ans, mais on *sait* bien que ce qui compte c'est l'âme; et que tout ce branle-bas extérieur, familial et paroissial, n'est que pour fêter ce qui doit se passer à l'intérieur de l'âme.

On le *sait*. Mais va-t-on vraiment pouvoir se recueillir ? Va-t-on se trouver en disposition de songer à son âme, au Seigneur Jésus qui y vient dans son Sacrement, à qui l'on promet de s'attacher pour toujours, à la Vierge à qui l'on se consacre, au Saint-Esprit qui va nous remplir de ses dons ?

On l'essaiera, certes, et, comme l'on s'est bien préparé dans les jours précédents, on peut penser que le bon Dieu tiendra compte avant tout de ces bonnes intentions. Car, pour ce qui est de la journée elle-même, la vraie prière intérieure y sera peut-être difficile, surtout si l'on prétend nous faire soutenir cet effort plusieurs heures le matin, et encore le soir...

La messe de communion est longue, parce que les petits communiants sont nombreux et leurs familles les accompagnent à la sainte Table. Mais c'est le début de la jour-

née, l'on est dans la fraîcheur de l'élan qu'on veut lui donner; à la condition de ne point s'être trop laissé distraire par les préparatifs de toilette, l'on pourra bien suivre sa messe, et la communion sera bonne. A peine sera-t-on peut-être tenté, si l'on est dans les derniers rangs, de trouver l'attente un peu longue, ou, si l'on a communié au contraire avec les premiers, de disperser son attention pendant ce défilé interminable à la Table sainte. Mais on y met toute sa bonne volonté, et la grâce de ce jour est forte, pour nous aider puissamment, si l'on ne nous presse pas trop de chanter des cantiques alors que Jésus est là et que nous pouvons lui parler et l'écouter.

Mais ensuite, tout le monde nous a fait fête. A la maison, sans doute, il y a eu un repas de famille. Il faut penser à tout : à être gentil avec chacun, à distribuer des images, à ne pas perdre complètement le divin recueillement du matin — on nous l'a bien recommandé durant la retraite —, à profiter pourtant du bon repas que maman a préparé — on ne veut pas être gourmand, ce jour-là, mais enfin ce ne serait pas la peine qu'il y ait un succulent gâteau si on lui faisait grise mine —; et puis dépêchons-nous, nous n'avons pas le temps de lambiner, il faut être de très bonne heure à l'église, car Monseigneur l'Évêque doit venir donner la Confirmation, et comme nous sommes plusieurs centaines, il faut être en place longtemps à l'avance, pour que tout soit en bon ordre.

L'Évêque est arrivé. Il est monté en chaire et nous a adressé quelques belles paroles. Quel dommage que l'église soit si grande! Maintenant, il est revenu à l'autel, et après des oraisons en latin, il s'assied dans le fauteuil d'or. Il va nous confirmer! Ce n'est pas bien long pour chacun : une onction sur le front, une bénédiction et un petit soufflet; me voilà parfait chrétien, soldat du Christ. Les orgues soufflent, alternant avec tous les cantiques de circonstance que contiennent les manuels; je ne sais pas très bien où on en est. Faut-il rester debout, s'agenouiller, s'asseoir? Cela dure une heure, il le faut bien. J'ai un peu envie de faire signe à maman et à mes petits frères que je peux apercevoir là-bas; mon regard a rencontré le leur; mais non; replongeons-nous dans le manuel, il ne faut point se distraire. Mais, au fait, à quoi suis-je attentif?...

La Confirmation est terminée; les derniers rangs se sont

avancés : c'étaient quelques grandes personnes qui avaient oublié de se faire confirmer quand elles étaient enfants.

Le cortège des prêtres s'organise et reconduit solennellement l'Évêque jusqu'à l'entrée. Il y a presque une heure et demie que nous sommes à l'église...

J'engageai ma promesse au baptême...

C'est une nouvelle cérémonie qui commence...

Je m'engage aujourd'hui librement.

Hum ! Est-ce que je pense bien à ce que je chante ? Enfin, oui; je n'ai pas beaucoup d'ardeur pour chanter — il fait si lourd —, mais je sais bien ce que l'on me demande de faire. D'ailleurs, voici Monsieur le Curé qui nous l'explique. Il nous exhorte à la persévérance. Il demande à nos parents de nous y aider. Puis il nous questionne solennellement : « Renoncez-vous à Satan ? » — « Renoncez-vous à ses œuvres et à ses embûches ? » — « Voulez-vous vous attacher à Jésus-Christ ? » — « Pour toujours. » Et tous ensemble nous proclamons ainsi notre volonté d'être chrétiens fidèles.

Peut-être y en a-t-il parmi nous qui le font sans aucune conviction ! Ne m'a-t-on pas raconté qu'en certains endroits les jeunes communiants ne sortaient d'une pareille cérémonie que pour aller rejoindre un cortège rouge et chanter l'*Internationale*, poing levé ? Qu'avaient-ils donc compris à leur profession de foi ?... Ce qui est sûr, c'est que personne n'aurait envie de ne pas répondre comme il faut aux questions solennelles de Monsieur le Curé.

Mais j'en vois qui « chahutent ». Ce n'est pourtant pas le moment. Hélas ! Peut-être qu'ils trouvent le temps bien long. Peut-être qu'ils n'ont jamais été habitués chez eux à rester si longtemps silencieux et immobiles !...

Allons, peut-être ce gracieux cantique à la Sainte Vierge aura-t-il le don de ramener un peu de calme dans leur âme ? Il le faudrait bien, car maintenant on aimerait pouvoir penser avec beaucoup d'amour à notre Mère du Ciel sous la protection de qui nous nous mettons en récitant ensemble la consécration.

Mais pendant ce temps, Monsieur le Curé est allé revêtir les ornements et le voici qui revient à l'autel accompagné d'un grand nombre de ministres pour le Salut du Saint-

Sacrement. C'est un spectacle majestueux. La maîtrise exécute des motets à plusieurs voix. Le *Magnificat* est grandiose, alterné par la maîtrise, les orgues, tous les assistants : Dieu, qu'il est long ce *Magnificat !* Il y aurait de quoi perdre la dévotion. Les petits « chahuteurs » de tout à l'heure s'agitent de plus en plus : ils rient, ils se tiraillent. Quelle misère ! Ils sont l'exception, bien sûr. Mais dans cette grande assemblée d'enfants sages, y en a-t-il encore beaucoup qui prient ? Même les fillettes, pourtant si pieuses, paraissent absentes. Leur regard est vide, et les têtes tournent un peu dans tous les sens [2].

Jésus est dans l'ostensoir. Voici qu'enfin est venu le chant du *Tantum ergo*. On s'efforce de penser encore un peu à Lui, comme on peut. On ne peut plus grand'chose, on est ahuri. Mais Il est indulgent.

Tout est fini, les enfants sortent en un défilé gracieux et pompeux. *Le Monde en vain...*, chante le cantique soutenu puissamment par le tonnerre des orgues. Pendant plus de deux heures d'horloge, on a bâti la citadelle qui doit résister aux assauts du monde. La solidité sera-t-elle fonction de la durée et de la magnificence des cérémonies ?

Je me demande si l'on ne pourrait, sans grandes difficultés, mettre ces fêtes plus à la taille de l'âme des enfants. Certes, il faut de la solennité. Mais *les pompes extérieures ne doivent servir qu'à préparer les sentiments intérieurs et à les exprimer* : c'est le grand principe de toute liturgie. Dès qu'ils dépassent ce but, les rites, les processions, les chants, les orgues perdent leur raison d'être. Or, j'ai la conviction que *très souvent le but est dépassé* : on s'attache aux fastes extérieurs pour eux-mêmes. Et c'est au détriment de la prière. — La longueur interminable de ces offices est dommageable, surtout pour les enfants.

2. Je reconnais volontiers que tout n'est pas perdu pour cela, comme me l'a fait remarquer un curé de Paris, car les enfants sont quelquefois plus attentifs qu'il ne paraît; et dans une longue cérémonie, s'ils s'accordent des moments de relâchement nécessaire, ils savent aussi se reprendre et prier à d'autres moments. Certes, mais c'est bien la preuve que ces cérémonies ne leur sont pas parfaitement adaptées.

On dira peut-être que les enfants, ce jour-là, ne trouvent rien au-dessus de leurs forces : « N'es-tu pas fatigué ? Ce n'était pas trop long ? — Oh non ! » Bien sûr, ils ne voudraient pas se reconnaître fatigués, d'ailleurs ils sont trop éberlués pour en prendre conscience : Mais leurs traits tirés, leurs yeux cernés démentent leur réponse.

On dira surtout qu'on ne peut faire plus court. Or, je prétends qu'il ne serait pas impossible d'abréger notablement ce genre de cérémonies pour le plus grand bien de la dévotion des enfants... et de leurs parents.

C'est une question de meilleure organisation, de meilleure répartition des éléments essentiels, et, s'il y a lieu, de sacrifices à faire. *Toute fête liturgique doit être ordonnée rationnellement*, comme toute « action » collective. Ce ne devrait pas être un entassement plus ou moins hétéroclite d'éléments sans liaison entre eux.

Dans une cérémonie, par exemple, comme celle que j'évoquais tout à l'heure, il semble raisonnable de considérer que la partie importante, celle vers qui tout devrait converger, c'est l'administration du Sacrement de Confirmation. Tout le reste au regard de ce Sacrement, qu'après tout l'on ne reçoit qu'une fois dans sa vie, devra apparaître comme secondaire, voire disparaître.

La solution la plus radicale serait, en effet, de supprimer tout ce qui n'est pas la Confirmation. Est-il vraiment nécessaire de lui accoler quantité d'accessoires divers ?

En province, la chose est facile. L'évêque vient exprès ce jour-là au village. Tout peut être centré sur la fonction sacrée que le Pontife accomplit.

A Paris, on est en droit de se demander s'il ne faudrait pas renoncer à bloquer la Confirmation avec la rénovation des promesses et la consécration à la Vierge, au soir d'un jour de Communion solennelle.

S'il y a eu Communion solennelle le matin, qu'on se contente donc de la Confirmation l'après-midi, bien préparée, bien expliquée, et clôturée si l'on veut par un Salut solennel [3], mais bref [4]. On pourra, même avec un très grand

3. L'idéal serait que le Pontife consécrateur pût accepter de présider la Bénédiction ou de la donner lui-même, afin qu'au regard de la foule et des enfants la cérémonie restât *une*.

4. Il y a des questions matérielles qui jouent là contre. Mais ne

nombre de confirmands, composer une cérémonie dont la durée ne dépassera pas une heure et quart environ. C'est amplement suffisant.

Mais que fera-t-on de la rénovation des promesses et de la consécration à la Vierge ? Est-on bien sûr que ces éléments soient essentiels à la fête ? Je me demande s'ils ne risquent pas d'être la plupart du temps pure formalité ! En principe, ce doit être *un engagement personnel, pleinement conscient et libre*. En fait... je n'ose me prononcer. J'ai cité plus haut des cas troublants.

La question est ouverte de savoir s'il ne vaudrait pas mieux renvoyer cette profession de foi à plus tard, à l'adolescence. Est-ce facile ? Je ne le pense pas. Mais ce serait tellement fructueux.

Mais là n'est point mon sujet. Je disais simplement qu'il ne paraît pas indispensable d'alourdir nos fêtes par des cérémonies dont la signification actuelle est discutable et l'efficacité médiocre.

Si l'on y tient absolument, que l'on s'efforce de faire bref. Qu'il y ait de l'élan, de l'entrain, que la cérémonie ne traîne pas ! Peut-être, en certains cas du moins, pourrait-on commencer par la rénovation des promesses : on profiterait ainsi de l'attention encore fraîche des enfants, et ce serait la meilleure des préparations psychologiques à la Confirmation. L'important est de *ne pas entraver la liberté spirituelle des enfants*, la joie qui, en eux, doit être aujourd'hui un des fruits de l'Esprit. « N'éteignons point l'esprit. » Peut-être alors leurs visages, pour être sérieux, demeureront-ils pourtant vivants et alertes, attentifs jusqu'au dernier moment.

Plus à la mesure de leurs forces, les cérémonies n'auront que mieux fait pénétrer dans leur âme des souvenirs émus, des résolutions fermes. La construction pour avoir revêtu un peu moins d'apparence extérieure, n'en aura que plus de solidité; car c'est vraiment l'âme qui aura agi, sous les effluves de la grâce.

M. DE PAILLERETS, O. P.

peut-on d'ordinaire s'organiser pour que les prêtres quêteurs soient en nombre suffisant et qu'ainsi la quête ne soit pas un prétexte déplorable à l'allongement des offices ?

Impressions de Budapest

Il ne saurait être question de décrire ici les fastes du Congrès de Budapest. A l'occasion de cet immense rassemblement d'hommes de toute langue et de toute nation autour de l'Hostie, nous voudrions simplement dégager quelques impressions dominantes et souligner la signification de l'événement.

C'était au lendemain de la crise internationale la plus grave, dit-on, qu'ait connue notre continent depuis la Grande Guerre, — et en plein cœur du Mittel-Europa, au centre même des convulsions européennes. Les circonstances de temps et de lieu composaient au Congrès une atmosphère générale tendue : le message de paix qu'est l'Eucharistie — *vinculum caritatis* — contrastait d'une manière saisissante avec les passions déchaînées des hommes. A aucun moment le triomphe du Christ-Hostie ne nous a paru se dégager tout à fait des préoccupations militantes de l'Église.

Non pas que le Congrès se soit déroulé dans un climat de polémique et de contradictions. Ce fut un de ses bienfaits — au contraire — que d'avoir désarmé pour un temps les fanatismes contradictoires et d'avoir fait passer une brise de sérénité sur un coin de l'Europe hier encore surchauffé d'amertume et de convoitises. Nous avons entendu l'un après l'autre l'amiral Yamamoto et Mgr Yu-Pin prononcer des paroles qui — sans renier en rien les attitudes temporelles de leur nation — n'étaient sans doute pas inscrites au programme de leur campagne diplomatique. Et si certaine réunion de la section espagnole connut quelques minutes houleuses, il n'en est pas moins vrai que le cardinal-primat de Tolède et quelques prêtres basques ont dû faire monter vers le Prince de la Paix la même prière. En Hongrie même, l'agitation nationale-socialiste,

naguère effervescente, s'était calmée presque par enchantement pour la semaine du Congrès. Quelles que soient les raisons historiques de cette mise en veilleuse, il est permis d'interpréter cet apaisement subit comme un hommage, ou du moins une pudeur. L'Allemagne, l'Autriche étaient absentes, — d'une absence massive qui prenait à certains moments la valeur d'un témoignage.

Ce fut un des traits marquants du Congrès de Budapest que la constante référence — pourtant peu exprimée — à ces frères absents dont on savait bien qu'ils n'étaient pas, malgré tout, des frères séparés. Des dix-sept trônes cardinalices qui s'élevaient à vingt mètres au-dessus de la place des Héros, deux restèrent constamment inoccupés. Les noms des deux manquants étaient plus familiers à la foule que ceux de beaucoup d'autres qui étaient là. Pourtant, il ne fut pas question, à notre connaissance, d'hitlérisme ou de racisme, pas même de kulturkampf, dans les cérémonies officielles : même alors qu'on appelait le communisme par son nom. Mais il n'en était pas besoin. Quand le président du Conseil Imredy, montrant dans la famille d'une part et dans l'Eucharistie d'autre part une parfaite communauté de sang, ajoutait : « Ce mot n'est pas ici une malédiction, mais une bénédiction », tout le monde comprenait le sens de l'antithèse. Quand le cardinal légat s'en prenait à certain catholicisme de contrefaçon, dit catholicisme positif, l'allusion était très suffisamment transparente. Et nous ne pouvions pas ne pas être profondément émus, au milieu de l'adoration générale des hommes, d'entendre la voix chaude de l'Allemand anonyme formuler cette simple déclaration : « Nous ne sommes pas venus ici uniquement pour éclairer notre foi, mais pour renforcer notre ardeur dans la lutte pour le Christ. » La presse allemande a pu se dispenser d'imprimer une seule phrase relative au Congrès. il y a des présences et des prières qu'il n'est au pouvoir d'aucune Gestapo de conjurer.

Il faut relever aussi l'heureux et parfait accord entre les autorités politiques et religieuses dans l'organisation du

Congrès. Le catholicisme est en Hongrie religion d'État. Et le cardinal-primat y est considéré comme le second personnage de la nation. Toutes choses se sont passées non seulement sous le signe d'une parfaite entente diplomatique, mais vraiment dans la fusion complète des esprits et des cœurs. Le régent, tout protestant qu'il est, avait tenu à offrir l'hospitalité du Palais-Royal non seulement au cardinal-secrétaire d'État, mais à plusieurs autres princes de l'Église, au nombre desquels nous avons eu le plaisir de compter notre cardinal Verdier, archevêque de Paris.

Il y aurait bien d'autres choses à dire du Congrès. Il en faudrait dénombrer les foules, citer les très nombreuses personnalités, décrire les grandes manifestations que furent la communion générale de cent trente mille enfants, l'adoration nocturne de deux cent cinquante mille hommes, la procession de clôture qui fut l'occasion d'une mobilisation générale de toutes les forces vives du catholicisme hongrois, et surtout l'inoubliable procession nautique sur le Danube entre deux rives de lumière et dans un des plus beaux cadres qui soient au monde. Il faudrait donner une idée du pittoresque des costumes et du recueillement des âmes. Les étrangers garderont le souvenir de ces confessions en plein air (un confessionnal tous les dix mètres) ou dans les trains, et de ces communions où deux cents prêtres s'employaient infatigablement à apaiser la faim des fidèles : le tout dans l'ambiance d'une piété que le déploiement des pompes officielles extériorisait sans l'affaiblir. La leçon de Budapest, c'est avant tout, avant l'exactitude minutieuse de l'organisation, avant la cordialité de l'accueil, avant la somptuosité des illuminations et des cérémonies, ce recueillement, cette ferveur de centaines de milliers d'hommes, passionnés du triomphe du Christ, au milieu d'un monde tragiquement occupé à faire prévaloir les solutions de l'orgueil et de la haine sur celles de l'amour.

Jules Chéruel.

LECTURES

Sanctuaires et pèlerinages

L'Orient

Les sanctuaires sont le cadre normal de la liturgie, les plus modernes comme les plus vénérables par leur antiquité : les uns et les autres appartiennent à l'histoire du culte. Dans une étude très fouillée, agrémentée de plans détaillés et de reproductions excellentes[1], M. Wladimir R. Zaloziecky apportait récemment des données nouvelles de nature à éclairer la question de l'architecture byzantine. L'attention se porte surtout sur les constructions constantiniennes, sur Sainte-Sophie en particulier.

Sainte-Sophie de Constantinople est la plus pure merveille qu'ait produit l'art byzantin, la gloire du règne de Justinien. Elle a su combiner les données de l'architecture romaine avec celles de l'art oriental, elle n'a pas créé l'art byzantin, mais en a donné de suite la formule définitive. Construite par Constantin vers 326, et dédiée en l'honneur de la *Sagesse divine*, seconde Personne de la Sainte Trinité, la basilique primitive subit bien des avaries jusqu'au moment où elle fut la proie des flammes au cours de la sédition de 532. Un mois à peine après sa destruction, Justinien entreprit de la réédifier. L'empereur ne regarda pas à la dépense, et, grâce aux milliers d'ouvriers qu'il avait réunis, dès 537 on pouvait faire la dédicace de la nouvelle basilique. Un tremblement de terre en renversa peu après une

1. Wladimir R. Zaloziecky, *Die Sophienkirche in Konstantinopel.* Città del Vaticano, 1936; 270 pp., plus un vol. de planches. 85 L. (*Studi di Antichita cristiana del Pontif. Istituto di Arch. crist.*, t. XII.)

partie considérable. Sans se décourager, on se remit à l'œuvre. Une nouvelle dédicace eut lieu en 562 ; c'est de ce temps que date la basilique actuelle, et si elle a subi encore depuis un certain nombre de modifications, elle représente bien l'œuvre des artistes du VI[e] siècle.

Quatre piliers de dimensions colossales soutiennent la coupole dont tous les détails apparaissent grâce à la profusion de lumière qui emplit l'édifice. Les différentes couleurs des cent sept colonnes, les marbres et les mosaïques, les ors et les ivoires harmonieusement distribués composent un ensemble d'une merveilleuse beauté qui, depuis quinze siècles, ravit les regards des visiteurs. La décoration y joue aussi un rôle des plus importants, celle des chapiteaux en particulier; et là on retrouve des points de comparaison avec l'Occident, Ravenne, Venise et Parenzo; les différences sont assez caractéristiques pour souligner ce qui, désormais, appartient en propre aux artistes byzantins. A Sainte-Sophie, ils ont, selon l'auteur, beaucoup plus visé à l'effet qu'on ne l'avait fait avant eux. Sous l'action de la lumière, les jeux de couleurs et les nuances ajoutent à la richesse des matériaux et à la finesse des sculptures : tout a servi pour exalter la pensée chrétienne et favoriser les splendeurs de la liturgie.

Rome chrétienne

Le nouveau Recueil des basiliques chrétiennes de Rome, publié par M. R. Krautheimer, donne les plus belles espérances. A en juger par le premier fascicule sorti récemment des presses romaines sous la direction de l'Institut Pontifical d'archéologie chrétienne[2], cet ouvrage monumental, qui doit comprendre trois volumes in-folio, donnera toute satisfaction aux architectes principalement, mais aussi à tous ceux qui s'intéressent aux antiquités chrétiennes. Sans doute, c'est aux spécialistes que s'adresse l'auteur de ce *Corpus*, et c'est à eux qu'il destine les précieux renseigne-

2. Dr R. Krautheimer, *Corpus basilicarum Christianarum Romae*. Cité du Vatican, 1937. In-fol., 64 pp. et nombreuses reproductions (*Monumenti di Antichita cristiana d. Pontif. Istituto di Arch. crist.*, Ser. II, t. II). 75 **Lires.**

ments techniques dont sont émaillées ses descriptions. Tous ces détails sont cependant du plus haut intérêt pour l'histoire même des sanctuaires romains depuis le IV^e^ siècle. Malgré les transformations successives que la plupart d'entre eux ont subies au cours des âges, il en est beaucoup, plus même qu'on ne croyait, dont des parties primitives existent encore, plus ou moins noyées dans les constructions moins anciennes. On ne s'est épargné aucune peine pour rechercher et identifier ces témoins du passé, et l'on a pu ainsi doubler le nombre des basiliques (près de 70 au lieu de 30) qui ont gardé leurs dispositions antiques. C'est le cas de Sainte-Agnès sur la voie Nomentane, l'une des premières qui font l'objet de ce fascicule, l'auteur ayant adopté pour son ouvrage l'ordre alphabétique. La richesse de l'information ne le cède en rien à la variété des reproductions de vues extérieures et intérieures, de plans et de photographies des fouilles; le texte anglais écrit en une langue sobre et limpide reçoit toute la clarté possible de ces illustrations savamment choisies.

Sanctuaires français

Tandis que s'achevaient les travaux de restauration du grand sanctuaire national de Notre-Dame de Reims et que se préparaient de loin les fêtes de sa réouverture solennelle, c'est vers un passé glorieux que ramenaient les fouilles pratiquées sous le chœur de la cathédrale Sainte-Croix d'Orléans[3]. Fait presque unique dans l'histoire pourtant si riche de l'archéologie sacrée en France, d'antiques substructions appartenant à une église du IV^e^ siècle ont reparu nettement reconnaissables sous des constructions plus récentes. Dès 1890, les travaux accomplis sous le transept et la nef de la cathédrale actuelle avaient permis de retrouver des piliers de la fin du X^e^ siècle, qui donnaient une idée de la vaste étendue de l'édifice à cette époque reculée. On pouvait déjà se faire une idée de la cathédrale romane d'Or-

3. Chan. G. Chenesseau, *Les fouilles de la cathédrale d'Orléans* (septembre-décembre 1937), Paris, 1938. Communication faite à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le 17 décembre 1937. Extrait du *Bulletin Monumental*.

léans, de ce sanctuaire célèbre que les pèlerins avaient visité durant tout le moyen âge, ceux de Compostelle en particulier qui ne manquaient jamais de s'y arrêter. Construit par l'évêque Arnoul, il avait été témoin du sacre royal de Robert le Pieux et avait la gloire d'abriter la relique de la Sainte Croix rapportée de Terre Sainte par l'empereur Charlemagne. C'est du moins ce que racontait la légende pour expliquer la présence de l'insigne relique à la cathédrale d'Orléans. De cette église du X^e^ siècle, dont on avait identifié la nef et le transept, il restait à découvrir le chœur. Les fouilles récentes viennent de compléter à ce point de vue celles de 1890; elles ont même permis de constater une reconstruction de l'abside au XI^e^ siècle; et bien mieux encore, elles ont remis au jour une mosaïque carolingienne, et enfin les vestiges de la basilique primitive, celle qu'avait érigée l'évêque saint Euverte au IV^e^ siècle, celle où pria l'illustre saint Aignan. Sans parler des trésors artistiques exhumés au cours de ces travaux, ces découvertes prennent les proportions d'un véritable événement. En relatant de sa plume alerte ce dont il a été l'instigateur et l'heureux témoin, M. le chanoine Chenesseau ajoute un chapitre émouvant à sa belle monographie sur la cathédrale d'Orléans.

Les pèlerins venant d'Italie et se rendant à Compostelle rencontraient Arles sur leur chemin et y faisaient une station. Arles, l'ancienne métropole des Gaules, était encore au moyen âge un centre religieux que l'on aimait visiter. Ses deux cimetières, celui des Aliscamps surtout, ont attiré l'attention des archéologues, et Mgr Wilpert ne craignait pas d'attribuer à l'ensemble des sarcophages chrétiens de la ville d'Arles une valeur égale à ce qui fait la richesse du musée du Latran. Après beaucoup d'autres auteurs, M. Fernand Benoit consacre aux trésors archéologiques dont il est le conservateur une étude approfondie, basée sur la description détaillée des cimetières d'où ils proviennent[4]. Les églises et les chapelles y étaient en grand nombre. Le martyr d'Arles, saint Genès, y avait son sanctuaire dédié plus

4. Fernand Benoit, *Les cimetières suburbains d'Arles dans l'antiquité chrétienne et au moyen âge*. Rome, 1935, 72 pp. 25 fr. (*Studi di Antich. crist. d. Pontif. Istituto di Arch. crist.*, XI.)

tard à saint Honorat. Les archevêques d'Arles y eurent leur tombeau. Le bel arc roman de Saint-Césaire le Vieux conserve encore aujourd'hui le souvenir du monastère que fonda le célèbre archevêque. Les moniales qui l'habitèrent durent l'abandonner pour aller se fixer en lieu plus sûr à l'intérieur de la ville, mais leur église suburbaine des Aliscamps conserva longtemps son importance, et le nom de son fondateur continua à y être l'objet de la vénération des fidèles. Arles conserve très vivant le souvenir de son glorieux passé chrétien; la savante étude de M. Benoit contribue à le faire mieux connaître en précisant l'emplacement de ses sanctuaires vénérés.

Un livre qui vient bien à son heure est celui de M. Mabille de Poncheville sur Notre-Dame de Boulogne[5]. Il sert comme de commentaire aux fêtes du Congrès marial, et justifie amplement le choix qu'on a fait du sanctuaire boulonnais pour ces solennités. On a pu dire sans exagération que le pèlerinage de Notre-Dame de Boulogne a eu au moyen âge la même importance que Lourdes de nos jours. Malgré toutes les vicissitudes qu'ont traversées les contrées du Nord au cours des siècles, en dépit des pillages et des destructions, le culte de la Vierge s'est maintenu toujours aussi vivace en ce coin de France qu'on nommait jadis « le plus précieux anglet de la chrétienté ». Au VII^e^ siècle remonte le fait miraculeux de la statue que le souffle des anges mena jusqu'au rivage de Boulogne dans la frêle embarcation qui la portait. Le XIII^e^ siècle fut l'âge d'or pour le pèlerinage que de bonne heure on avait vu s'organiser. Saint Louis y vint avant la Croisade, et l'on a retrouvé à Carthage des insignes de pèlerins que les compagnons du saint roi avaient rapportés de Boulogne. Le sanctuaire de la « Vierge à la barque » devint comme le rendez-vous des pèlerins; dans l'Ile-de-France on voulut avoir, au XIV^e^ siècle, une filiale qui rappellerait sur les bord de la Seine les gloires de Boulogne-sur-Mer : ce fut Boulogne-sur-Seine, dont l'église Notre-Dame conserve précieusement les traces de son origine. A Louis XIII on fit le récit des merveilles

5. A. Mabille de Poncheville, *Notre-Dame de Boulogne*. Paris, Flammarion, 1937. Collection « Les Pèlerinages », 164 pp. 13 fr.

accomplies dans le Boulonnais et on lui raconta comment Godefroi de Bouillon enrichit son pays d'origine en offrant à Notre-Dame de Boulogne-sur-Mer de saintes reliques rapportées de Palestine. Comme nos rois de France l'avaient fait jadis, au lendemain de la guerre, notre grand Foch viendra s'incliner devant Notre-Dame et rendre hommage à Celle dont le sanctuaire a constamment attiré les foules reconnaissantes et confiantes. Les récits attachants de M. Mabille de Poncheville s'appuyent sur les données de l'histoire, ils fournissent un chapitre intéressant aux annales de la prière chrétienne.

Au charme des récits s'ajoute, dans son volume récent *Flandre et Artois*[6], l'attrait spécial des excellentes reproductions dont la maison Arthaud a le secret.

Chartres possède une monographie digne de sa cathédrale, et c'est à son évêque qu'elle la doit[7]. S. Exc. Mgr Harscouët se devait de rendre cet hommage public à l'église insigne confiée à ses soins. C'est en artiste et en historien non moins que comme liturgiste et théologien qu'il a composé son poëme.

Les deux volumes de M. Charles Baussan sur les pèlerinages de France et de Belgique[8] n'ont pas vieilli, et c'est avec un plaisir toujours nouveau que l'on refait avec l'auteur ces longs parcours qu'ont suivis jadis nos ancêtres. Car tout est traditionnel dans ces visites aux sanctuaires vénérés et aimés de nos pères. Même au Montmartre moderne il est aisé de retrouver le souvenir des traditions anciennes. Du reste, il ne fait pas oublier les autres sanctuaires chers à la patrie, du haut de sa colline il les groupe

6. A. Mabille de Poncheville, *Flandre et Artois*. Grenoble, Arthaud, 1938. Collection « Les Beaux Pays », 175 héliogravures. 42 fr.

7. Mgr Harscouët, évêque de Chartres, *Chartres*. Paris, Flammarion, 1934. Collection « Les Pèlerinages », 210 pp. 10 fr.

8. Charles Baussan, *Les grands pèlerinages de France et de Belgique : I. Lourdes et les pèlerinages de la Vierge. II. De Montmartre aux Saintes-Maries-de-la-Mer*. Grenoble, B. Arthaud. Collection « Les Beaux Pays ». Chaque volume : 42 fr.

sous les regards de la foule, il semble les protéger : Saint-Denis et Sainte-Geneviève, Saint-Germain et Saint-Étienne-du-Mont où brille toujours la châsse de la patronne de Paris. La France et la Belgique sont riches en souvenirs du même genre, et à suivre des yeux la carte que l'auteur a soin d'insérer dans son ouvrage, on remarque que, parmi beaucoup de noms aimés, M. Baussan a su faire un choix des plus heureux : Domrémy, Sainte-Odile, Lisieux ; le Mont-Saint-Michel, Auray, Tours, Marmoutier. En passant, puisqu'on se rendait à Paray-le-Monial, volontiers aurait-on salué Saint-Benoît-sur-Loire, l'un de nos plus anciens sanctuaires nationaux. Ars et La Louvesc se tiennent par des souvenirs communs. Enfin, ce sont les pèlerinages de Provence, échos des traditions chères au Midi, Saint-Maximin, la Sainte-Baume dans son cadre de montagnes, les Saintes-Maries dont la belle église fortifiée domine les vastes plaines et l'étendue de la mer. De tous ces rendez-vous de la prière, on nous donne un ensemble de vues qui tient lieu de renseignements bibliographiques. Les éditions Arthaud ne sont plus à signaler comme chefs-d'œuvre artistiques, elles ont fait leurs preuves. Ici l'illustration est des plus soignées, et sur des sujets vieillis à force d'être traités elle sait être jeune et neuve, ce qui n'est pas son moindre mérite.

La Vierge Marie a sa place à part dans la vaste littérature des pèlerinages. M. Ch. Baussan en avait parlé en premier lieu, en un volume qu'a préfacé René Bazin. Un nouveau tirage récent motive bien ce rappel d'un ouvrage où l'auteur a mis toute son âme admiratrice et religieuse sans se priver du plaisir de célébrer les charmes de la belle nature qui encadre Lourdes et la Salette, Roc-Amadour et Notre-Dame du Puy, c'est au culte de la Vierge qu'il donne toute son attention pour noter avec soin ce qui le caractérise en ces contrées diverses, en chacun des sanctuaires qui brillent sur notre sol de France comme les astres au firmament. On retrouve en ces pages les descriptions exactes des édifices religieux, des plus anciens comme des plus récents; et là encore les excellentes reproductions d'œuvres artistiques relèvent singulièrement l'intérêt du récit.

Normandie

C'est encore une série de monuments du plus haut intérêt que nous offre l'ouvrage de M. René Herval sur la Normandie[9]. L'auteur en parle avec amour, en fils de sa province depuis longtemps consacré à ses chères études normandes. Là comme partout ailleurs en France, l'art régional est avant tout religieux, par ses origines, par son développement et par ses créations les plus heureuses. Les XI^e^ et XII^e^ siècles connurent en ces contrées un magnifique essor artistique, où les influences italiennes et lombardes se font aisément deviner; et ce sont les grands moines de l'époque, les Lanfranc et les saint Anselme, qui ont ménagé à l'art normand le bénéfice de ces influences. Caen possède encore intactes ses trois églises monastiques du XI^e^ siècle, exemple à peu près unique qui fait de cette ville normande une privilégiée. Mais elle n'est pas isolée, les merveilles architecturales abondent dans les environs, et ce sont surtout des églises dont plusieurs ont gardé l'aspect imposant de leurs constructions romanes. Le Cotentin a peut-être moins de monuments anciens; les XI^e^ et XII^e^ siècles lui ont cependant légué de magnifiques vestiges d'abbayes jadis célèbres, Lessay, Cerisy-la-Forêt, Hambye, La Lucerne et l'abbaye Blanche de Mortain. Mais rien ne vaut la masse gigantesque du Mont-Saint-Michel avec son empilement de constructions de tous les styles, depuis le roman carolingien jusqu'au gothique flamboyant. Combien M. Herval a raison de dire que « ce n'est pas la puissance, ce n'est pas la force qui l'emporte ici: c'est la beauté ».

Paris

Ce qui manque un peu comme sources d'information à quelques-unes des luxueuses monographies d'art, que publie la librairie Arthaud de Grenoble, fait au contraire l'une des caractéristiques de la collection récemment lan-

9. René Herval, *En Normandie, de la Dives au Mont-Saint-Michel*. Grenoble, Arthaud. Collection « Les Beaux Pays ». 42 fr.

cée par la maison Letouzey, *Les Églises de France*. Nous avons précédemment signalé d'un mot quelques-uns des volumes déjà parus. Nous revenons volontiers sur l'ouvrage de MM. Maurice Dumoulin et George Outardel sur les églises du département de la Seine[10]. C'est le modèle du genre, et les circonstances ont permis qu'il voie le jour l'un des premiers; il trace aux autres volumes le chemin à suivre. Hâtons-nous de dire que l'illustration extrêmement soignée fait le plus grand honneur aux éditeurs et à l'industrie française. Le texte s'est attaché à retracer l'histoire et à donner la description, succincte mais suffisamment détaillée, des cent trente églises ou chapelles de Paris et des églises du département qui atteignent environ la centaine. Pour tous ces sanctuaires, même les plus modernes, on a réuni une liste intéressante d'ouvrages qui constituent des bibliographies très au point et permettent au lecteur d'approfondir les questions qui peuvent l'attirer davantage. M. Dumolin traitant des églises de Paris a eu soin de marquer au passage les grandes dates liturgiques, celles des dédicaces en particulier, comme aussi les noms des saints qui jouissaient d'un culte particulier dans les sanctuaires parisiens. M. Dumolin, qui est un spécialiste sur toutes ces questions d'architecture française, rend ici un hommage particulier au savant membre de l'Institut, M. Marcel Aubert, que la collection *Les Églises de France* s'honore d'avoir comme directeur. Sous un tel patronage la publication ne pourra que donner ample satisfaction aux plus exigeants. On ne se borne pas, du reste, aux édifices anciens qui témoignent de la foi du passé; l'admirable élan donné aux constructions nouvelles que réclame partout le renouveau chrétien du temps présent est constamment signalé dans ce volume, et l'on est reconnaissant aux deux auteurs d'avoir réuni sur ce point une documentation si abondante et si variée.

Les Églises de France sont encore à l'honneur, et elles surtout, quoique d'autres aussi soient mentionnées, dans le

10. Maurice Dumolin et George Outardel, *Les Églises de France. Paris et la Seine*. Paris, Letouzey, 1936. Gr. in-4°, 450 pp. et nombreuses illustrations. 200 fr.

volumineux inventaire d'anciens pontificaux récemment publié par M. l'abbé V. Leroquais[11]. Nous avions déjà de lui les sacramentaires, les bréviaires et les livres d'heures. Trois nouveaux grands in-quarto, plus un volume de planches, viennent s'ajouter à la liste de ses publications; deux cent cinquante manuscrits de nos bibliothèques publiques de France y sont analysés en détail, ils nous donnent l'ensemble complet des cérémonies solennelles réservées aux évêques. Un bon nombre de nos cathédrales figure dans ce recueil, car c'est pour elles qu'ont été transcrits les pontificaux, et bien que les manuscrits aient souvent émigré vers des régions assez distantes de leur pays d'origine, il est en général assez aisé de reconstituer leur état civil. C'est à quoi s'est exercée avec sa maîtrise habituelle la sagacité de M. Leroquais. Bien des églises vénérables existent encore à ces époques, entre le IX^e^ et le XIII^e^ siècle, qui ont depuis disparu : Saint-Éloi-en-la-Cité, Saint-Magloire, Saint-Étienne-le-Vieil, évoquent de très anciens souvenirs de la métropole parisienne. D'antiques cités épiscopales possèdent encore leurs pontificaux, tandis que les titres de leurs cathédrales n'existent plus qu'à l'état de souvenir. Arles brille au premier rang de ces villes au passé glorieux, et à côté d'elle Maguelonne et Mirepoix ; en remontant vers l'ouest, Maillezais en Vendée, et Avranches, l'ancien évêché normand dont dépendait le Mont-Saint-Michel. Tout dans ces nomenclatures, qui par elles-mêmes pourraient sembler arides, est animé de la pensée toujours vivante de nos sanctuaires anciens; on y assiste en esprit aux fonctions pontificales qui les ont sanctifiés, et la riche décoration des manuscrits, dont l'auteur reproduit des spécimens dans son volume de planches, fournit de précieux renseignements iconographiques sur les rites et les vêtements ecclésiastiques et monastiques.

Nos sanctuaires nationaux tiennent décidément une place essentielle dans l'histoire de notre civilisation. On a plaisir

11. V. Leroquais, *Les Pontificaux manuscrits des Bibliothèques publiques de France*. Paris, 1937. 4 vol. gr. in-4°, dont un vol. de planches. 1000 fr.

à en recueillir l'aveu tacite sous la plume assez frivole et légèrement sceptique de M. Léo Larguier, dans un livre récent dont le titre au moins mérite de figurer ici [12]. Le voyage humoristique qu'il fait faire à son lecteur autour de son cher VI^e^ arrondissement a quelque chose d'un pèlerinage; pas un instant on ne perd de vue son clocher, cette vénérable tour romane de Saint-Germain qui veille sur tout le quartier et semble le protéger. C'est elle qui lui rappelle ses origines religieuses et lui conserve son aspect de petite ville de province fidèle à ses traditions chrétiennes, en plein cœur du Paris moderne et frondeur.

Les pages de M. Michel Christian présentent un tout autre caractère. A propos du vœu prononcé par Louis XIII, le 10 février 1638, de consacrer le royaume de France à la Vierge Marie en reconnaissance pour les faveurs accordées par le ciel, l'auteur de *Notre-Dame de France* [13] se plaît à rappeler les grands pèlerinages de la Vierge que nos rois ont aimés entre tous et qu'ils ont fréquentés. Par ordre d'ancienneté, Roc-Amadour, puis l'antique église de la Sainte Vierge au cœur même de Lutèce, là où se dressera plus tard Notre-Dame de Paris, le centre de la dévotion mariale; Notre-Dame de Cléry, Notre-Dame du Puy en Velay, Notre-Dame-de-la-Victoire près de Senlis, trois joyaux précieux entre tous; bien antérieure à eux tous la basilique qui sera témoin du Congrès marial national, Notre-Dame de Boulogne-sur-Mer, où Louis XI se déclara officiellement le vassal de la Vierge. C'est en visitant Notre-Dame des Ardilliers de Saumur et Notre-Dame des Vertus à Aubervilliers près Paris, que Louis XIII prépara son vœu et qu'il conçut le plan d'un nouveau sanctuaire de la Vierge qu'il offrirait en ex-voto pour ses victoires sur les calvinistes : ce fut Notre-Dame des Victoires dont le nom rappelait d'autres vocables illustres.

12. Léo Larguier, *Saint-Germain-des-Prés, mon village*. **Paris**, Plon, 1938. 18 fr. Avec huit photographies de Jean Roubier.

13. Michel Christian, *Notre-Dame de France*. **Lettre-Préface de** S. Exc. M^gr^ Harscouët. Paris, Téqui, 1938. 10 fr.

Bretagne

Ce n'est pas l'abus des références qui alourdit les pages de M. le chanoine Hervé Calvez sur les grands saints de Bretagne. On s'en rapporte à l'érudition bien connue de l'auteur, et avec lui il est extrêmement instructif de refaire « le tour de Bretagne » en pèlerinage aux sanctuaires vénérés des sept principaux saints du pays[14]. C'est un itinéraire consacré par la tradition, des milliers de fidèles l'ont suivi depuis les XIV^e^ et XV^e^ siècles. Visiter ces grands saints chez eux est le vrai moyen de connaître ce que la Bretagne a de plus beau et de plus touchant, car c'est à ses saints qu'elle doit d'être encore si attrayante. Partout on retrouve leurs traces, on vénère leurs souvenirs, on rappelle leur mémoire, partout on aime à invoquer leur nom et à se recommander à leur patronage. Quimper, Saint-Pol et Tréguier, Saint-Brieuc, Saint-Malo, Dol et Vannes sont les haltes principales de ce pèlerinage, mais en passant c'est vingt autres localités dont les sanctuaires ne sont pas moins célèbres que les cathédrales des anciens évêchés. Les saints qui les ont fondées et illustrées sont presque tous contemporains de nos grands noms de France des V^e^ et VI^e^ siècles, et si la légende s'est plue à embellir leur histoire, leur personnalité n'en a pas moins gardé toutes ses vivantes caractéristiques et sa réalité saisissante. De tous le plus célèbre, comme le plus honoré dans tout l'Ouest de l'Europe — il l'a été presque à l'égal de saint Martin —, le plus digne d'arrêter l'attention est le moine saint Samson, élevé au monastère de saint Iltud, plus tard religieux à Caldey et enfin évêque de Dol de Bretagne. Sa grande et lumineuse cathédrale conserve précieusement ses reliques; une portion de son chef fut rapportée naguère en son sanctuaire par les moines de son ancien monastère de Caldey, convertis à la foi catholique.

Dom Perre de Puniet, O. S.B.

14. Hervé Calvez, *Les grands saints bretons*. Préface du chanoine R. Cardaliaguet. Grenoble, Arthaud, 1936. 137 pp., 46 héliogravures. 25 fr.

LE PAIN VIVANT[1].

A ses deux ouvrages sur le Baptême et la Confirmation, M. F. Cuttaz vient d'ajouter une belle étude sur l'Eucharistie, pain vivant. C'est le problème de l'incorporation au Christ qui l'a principalement retenu : incorporation envisagée non d'un pareil point de vue statique, mais d'un point de vue dynamique : *amour, action et vie*, souligne le sous-titre. Cette étude nous conduit ainsi à la perspective du Corps mystique, unifié, nourri, divinement vivifié par le Corps réel du Seigneur. Perspectives grandioses, et fécondes aussi pour une piété qui veut se donner à l'Action catholique dans la lumière.

Nous n'avons plus à louer la solidité des ouvrages de l'auteur. Il puise abondamment et intelligemment aux vraies sources : les Pères, saint Thomas, les meilleurs spirituels. Les âmes pieuses qui veulent approfondir sérieusement le divin mystère dont elles vivent, aimeront ce livre et voudront le méditer.

E. L.

A TRAVERS LES REVUES

LE PAIN D'ÉVANGILE.

L'Évangile est un pain de vie. Comme l'Eucharistie (et encore qu'il ne s'agisse pas de présence réelle), l'Écriture contient le Verbe, c'est une autre Incarnation. Les *Cahiers du Cercle Sainte-Jehanne* le rappellent dans leur numéro de juin :

Si nous voulons vivre, il faut manger l'Évangile. Non pas une fois, comme de curiosité, mais chaque jour, comme on se nourrit. Récemment, dans une réunion de soixante jeunes soldats « mili-

1. F. Cuttaz, *Pain vivant*. Éditions du Cerf, Paris, 1938, 15 francs.

tants » (comme ils se disent, et en effet très ardents et vraiment apôtres), j'ai demandé : « Qui a lu tout l'Évangile ? » Il y a eu, je crois, deux mains levées. Des séminaristes.

Huit jours après, à une réunion de trente cheftaines, commissaires, jécistes, etc., même question. Réponse : une avait tout lu; une autre saint Jean, une autre saint Luc. C'est tout.

Les autres avaient lu les Évangiles des dimanches et des fragments par occasion.

Si les meilleurs, si les témoins du Christ en sont là, faut-il nous étonner du peu de rayonnement chrétien qu'ils exercent en se donnant d'ailleurs beaucoup de mal pour « faire du bien », comme ils disent.

Sur quoi l'auteur de cette petite note (sous les initiales P. D. on identifie un nom bien connu) cite des témoignages fort impressionnants de saints, de mystiques et de papes qui déplorent la méconnaissance des Écritures qui sévit chez les catholiques. Relevons-en deux que nous laisserons comme bouquet spirituel à ceux de nos lecteurs (plût à Dieu qu'il n'y en eut pas un seul) qui n'auraient pas lu en entier les Évangiles : « C'est un grand abus que de tant lire les livres spirituels et si peu l'Écriture Sainte » (P. Lallement). Et ceci de saint Jérôme : « L'ignorance des Écritures, c'est l'ignorance du Christ. »

Conclusion de la petite note, lisez :

un évangile d'un bout à l'autre. Puis,
un autre évangile d'un bout à l'autre. Et ainsi de suite.
Alors vous recommencerez à lire
un évangile déjà lu d'un bout à l'autre. Indéfiniment.
Et ce sera toujours nouveau.
Le Pain, le pain du jour, tout frais, si votre cœur est frais, curieux, ouvert, humble, silencieux, plein d'amour.

On retrouve les mêmes préoccupations dans un article de la *Cité Chrétienne* du 20 mai : « La lecture de la Bible », par André de Lilienfeld.

Le Gérant : E. Aubin. — Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).